

LÉGENDE D'UNE VIE

DE **STEFAN ZWEIG**

ADAPTATION ET TRADUCTION **CAROLINE RAINETTE**

MISE EN SCÈNE ET AVEC **CAROLINE RAINETTE** ET **LENNIE COINDEAUX**

AVEC LA VOIX DE **PATRICK POIVRE D'ARVOR**

Revue de presse



la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

23 juin 2019

Catherine Robert

Caroline Rainette et Lennie Coindeaux interprètent une version resserrée et haletante de la pièce de Stefan Zweig, qui se concentre sur la crise et la révélation qui la résout dans un fiévreux suspense.

L'effervescence règne dans la maison des Franck qui attend la présentation publique de la première œuvre poétique de Friedrich, fils de l'illustre poète Karl Amadeus Franck, talent vénéré et notable respecté. Mais comme toujours chez Zweig, la fêlure est prête à devenir fracture ouverte et le passé guette du fond de la chambre obscure où l'ont refoulé la bienséance et la douleur... Clarissa von Wengen, la biographe soumise du maître, et Friedrich, le fils écrasé, vont reconstruire ensemble la vérité : Karl Franck n'a jamais été ce grand homme que le monde croit connaître. Libérés des fantômes, de la culpabilité et de la mauvaise conscience, Clarissa et Friedrich peuvent enfin revivre. Dans une mise en scène volontairement épurée, Caroline Rainette et Lennie Coindeaux mettent leur talent au service de cette révélation palpitante.

16 août 2018
Elie Abergel



<http://www.rfi.fr/emission/20180816-legende-une-vie-racontee-caroline-rainette-theatre-lucernaire-paris>

rfi LES VOIX DU MONDE

Direct Afrique Direct Monde Direct Vidéo Journaux

À L'ÉCOUTE Musiques de l'Histoire

ACCUEIL AFRIQUE MONDE FRANCE ÉCONOMIE CULTURE SPORTS AFRIQUE FOOT SCIENCES

INVITÉ CULTURE

Légende d'une vie racontée par Caroline Rainette au Lucernaire à Paris

Par Elie Abergel Diffusion : jeudi 16 août 2018



Caroline Rainette adapte sur les planches l'une des rares pièces de l'auteur viennois Stefan Zweig : « Légende d'une vie ». Olivier Mejanès

Partager 0 Twitter Partager in Partager Réagir

A Paris, au théâtre du Lucernaire, Caroline Rainette adapte sur les planches l'une des rares pièces de l'auteur viennois Stefan Zweig : « *Légende d'une vie* ».



29 juillet 2018
Fleur Baudon

<https://vimeo.com/285077588>



maze

12 juillet 2019

Romane Guéchet

Avignon – OFF : « Légende d'une vie », interprétation réussie

Au théâtre des Brunes, la compagnie Etincelle interprète avec conviction le texte peu connu de Stefan Zweig *Légende d'une vie*.

Le spectateur est plongé en 1919, au cœur d'un puissant huis-clos familial dans lequel un jeune auteur autrichien cherche à s'émanciper de la figure de son père décédé, grand poète et icône de son époque. Pendant soixante-dix minutes, le public est pris dans cette recherche de liberté à laquelle se superpose une importante critique énoncée par Stefan Zweig à l'égard du conformisme moral de la société bourgeoise de l'époque et de l'hypocrisie des relations dans ce milieu.

En quête d'identité

Dans la demeure familiale, tout semble voué au culte du célèbre Karl Amadeus Franck, culte organisé et orchestré par son épouse d'une part et par sa biographe Clarissa Von Wengen d'autre part. A tel point qu'on exige du fils, Friedrich, qu'il suive les traces de son père et honore celui-ci sous le regard des grands bourgeois et intellectuels de l'époque. Mais le jeune homme, également auteur, se trouve dans l'incapacité de parler en public et sait qu'il négligera pas son père lors de la très prochaine présentation publique de sa première œuvre. S'ensuit alors une saisissante réflexion sur l'identité, le rapport au père et l'évolution d'un jeune écrivain dans l'ombre du pater familias. Il n'espère qu'une chose : « Une semaine. Juste une semaine. Être inconnu ».

Pourtant, très rapidement, il apparaît que Karl Amadeus Franck n'était pas l'homme irréprochable connu de tous. Les Franck, comme beaucoup d'autres, s'est en fait construite sur l'occultation du lourd passé de l'écrivain et des non-dits familiaux. La vérité a été longtemps cachée, les protagonistes instrumentalisés et asservis par la menace du qu'en-dira-t-on. Avec la faveur du rétablissement de la vérité, Friedrich parviendra finalement à aimer ce père moins exceptionnel mais plus humain. La pièce se mue alors en réflexion sur le secret familial, le mensonge et la dimension émancipatrice de la vérité.

Une interprétation réussie d'une des rares vraies pièces de Stefan Zweig

Le texte de Zweig, fort et vif, composé de plusieurs affrontements verbaux qui opposent le fils et la biographe qui sortiront toutefois deux gagnants de ce « combat moral et social » qui leur fera saisir le caractère très libérateur de la vérité.

Selon les acteurs et metteurs en scène Lennie Coindeaux et Caroline Rainette (Compagnie Etincelle), la pièce pourrait être divisée en deux parties. La première, qui présente un jeune auteur confronté à l'absence d'individualité et de reconnaissance pour lui-même pourrait s'intituler « l'identité meurtrie » là où la reconnaissance du poids du mensonge familial et son rejet incarnent une forme de renouveau pourrait s'intituler « éloge à l'existence ».

En dépit de cette complexité du fond, la forme retenue est relativement simple (comme souvent dans le Off). L'espace scénique n'est occupé par un bureau, un coffre et une table haute sur laquelle est posé un téléphone, trois éléments simples mais qui s'avèrent parfaitement intégrés au jeu des acteurs. Le spectacle a d'ailleurs été nommé aux P'tits Molières dans la catégorie meilleur comédien dans un premier rôle. Une bonne raison d'aller découvrir leur travail au théâtre des Brunes.



18 juillet 2018

Nadir Hammaoui

Bonjour à tous !!

Aujourd'hui je vais vous parler d'une pièce de Stefan Zweig (que certains d'entre vous connaissent peut être); qui se nomme « Légende D'Une Vie » et qui se joue cet été au Théâtre Lucernaire. Je découvrais donc en même temps ce beau théâtre et en même temps l'oeuvre de Stefan Zweig qui m'était jusqu'alors inconnu, mais dont j'avais déjà entendu parler...

L'Histoire : Friedrich Marius Franck (Lennie Coindeaux) est le fils du grand poète disparu Karl Amadeus Franck. Ce soir il va présenter sa première oeuvre en public, poussé par sa mère et par la biographe de son père, Clarissa Won Wengen (Caroline Rainette). Mais à quelques heures du grand moment, Friedrich n'est pas bien : il se sent incapable et indigne de la Légende qu'était son père, qu'il déteste au plus haut point ; tout autant que ces gens de la Haute Société qui viennent non pas pour l'applaudir lui, mais pour applaudir le fils de Karl Amadeus Franck. Mais au cours de la soirée, il va découvrir une vérité sur son père de la bouche même de Clarissa : Le Grand Poète Karl Amadeus Franck n'était pas La Légende que tout le monde admirait et que Lui détestait. Il va découvrir le passé d'un père jusqu'alors inconnu ; et découvrir les souvenirs passés, effacés pour continuer à faire Vivre La Légende plutôt que L'Homme...

Mon Avis : Ce fut selon une belle entrée en matière dans l'univers de Stefan Zweig. L'Adaptation faite de cette pièce par Caroline Rainette est une belle réussite, car il faut avoir un bon talent d'écriture pour adapter une oeuvre tel que « Légende D'Une Vie » en ne gardant que 2 des personnages principaux mais en sauvegardant toute la profondeur et l'intensité du drame qui se joue sous nos yeux.

La mise en scène a 4 mains de Caroline Rainette et Lennie Coindeaux est simple et ce n'est pas plus mal ; une mise en scène trop alambiquée et trop pourvue de déplacements et de mouvements ferait office de satellite à l'intrigue et risquerait de faire perdre le fil de l'histoire aux spectateurs. Ce qui n'est pas le cas ici. Le jeu des 2 comédiens est basé aussi sur la simplicité, l'intensité et la profondeur. Pas de cris, de larmes, d'exagération. Pas besoin de tout ça pour que nos 2 comédiens de talents nous fassent ressentir les sentiments de leurs personnages ; de l'angoisse au dégoût, en passant par le désespoir et l'amour. Je les découvrais l'un comme l'autre ce jour-là et cette découverte fut tout sauf décevante et ennuyeuse.

Un fils écoeuré par la réputation de feu son père, une biographe torturée et manipulée par un secret de famille; tel est (en partie) ce que vous découvrirez en allant voir « Légende D'Une Vie » de Stefan Zweig au Lucernaire jusqu'au 26 Août.

CURIOSITÉ ET AUDACE ...

« Le remède à l'ennui, c'est la curiosité. La curiosité elle, est sans remède. »

8 juillet 2018

Léa Goujon

Le théâtre noir du Lucernaire fait office de bureau, celui de Clarissa Von Wengen (Caroline Rainette), secrétaire personnelle et biographe attitrée du célèbre poète Karl Amadeus Franck. Clarissa s'agite dans tous les sens pendant que le fils de l'écrivain, Friedrich Marius Franck (Lennie Coindeaux) fait les cent pas, il commence à ressentir à ce qui s'apparenterait au trac. Il ressent sur ses épaules le poids de la gloire de son père disparu et les attentes du public. En effet, ce soir-là Friedrich s'apprête à présenter ses premiers travaux artistiques au public venu des quatre coins du monde pour les découvrir. Le fils Franck se sait donc particulièrement attendu. Tout finit par se dérouler à merveille. Toutefois, Clarissa s'enivre et craque. Elle révèle la part d'ombre de la figure paternelle.

Comme toujours dans les textes de Stefan Zweig il est question d'émotions et de psychologies. Le jeune fils Franck pensait trouver le réconfort dans le bureau de la secrétaire qu'il connaît depuis son plus jeune âge. Il venait pour confier ses angoisses, il ignore que Clarissa va lui livrer la vérité sur son père. Friederich Marius Franck est alors tiraillé entre l'admiration et la répulsion pour un homme qui a consacré sa vie à son oeuvre. Sa femme et sa biographe n'ont fait qu'entretenir cette légende. Et c'est au sein même de ce duo que l'on apprend qu'une autre femme a, elle aussi, complètement été écrasée par Karl Amadeus ; Maria Folkenhoff (Anne Deruyter prête sa voix pour l'occasion). Amante de Karl Amadeus, c'est celle qui semble le connaître le mieux.

Dans l'oeuvre originale, Zweig fait intervenir huit personnages.

Pour son adaptation, Rainette n'en retient que deux. Elle incarnera Clarissa Von Wengen : mélange de la demi-soeur de Friedrich et du biographe (personnage originellement masculin) et Lennie Coindeaux le fils Franck. Avec force et justesse, le duo évolue dans un décor où quelques valises sont parsemées çà et là, un téléphone à cadran, ravivant les années 1920. Patrick Poivre d'Arvor prêtera sa voix le temps d'une conversation téléphonique, interprétant le critique Docteur Klopfer. A mesure que son personnage se libère Lennie Coindeaux gagne en maturité avec lui. Douce, Caroline Rainette captive. Elle est l'élément clé tout en complexité, la comédienne - metteuse en scène lui donne ici une personnalité plus profonde. Avoir fait le choix de se concentrer sur ces deux personnages renforce le huis clos et embarque les spectateurs dans l'intime comme s'ils observaient la scène depuis une serrure. L'intégration d'images en noir et blanc apporte une touche dramatique : entretenir le souvenir pour Clarissa et le clarifier pour Friedrich.

3 juillet 2018
Audrey Le Roy

Stefan Zweig, la famille, du vaudeville à la métaphysique

Friedrich Marius est le fils de... Il est poète, comme son père. Ce soir, c'est son soir, une grande réception, les gens vont se déplacer pour lui, pour écouter ses vers... à moins que. Seraient-ils tous là en souvenir du père ? Friedrich Marius est le fils de... Son père est mort alors qu'il n'avait que 11 ans.

De fait que sait-il de son père si ce n'est ce qu'on lui en a dit, ce qu'il en a lu ? Dont la biographie signée de la secrétaire de la maison, Clarissa Von Wengen. Petite liberté avec le texte original, oui mais l'important n'est pas là.

L'important c'est la pression sociale, la peur de ne pas être à la hauteur du père, de la légende d'une vie.
« Je ne suis certainement pas grand ».

Dans la salle, une dame : « c'est autobiographique ? », son compagnon : « non, je ne crois pas. »
Ah bon ?

Ne sommes-nous pas tous les enfants de ? Si Stefan Zweig s'est plutôt inspiré d'autres illustres (Hebbel, Wagner, Dostoïevski), si ce n'est vraisemblablement pas autobiographique, si tous ceux qui sont dans la salle n'ont pas des parents célèbres, tous ont, ou ont eu, des parents. Le problème que pose Zweig est celui de notre légitimité face à nos géniteurs. Le cliché de « maman est la plus belle, papa est le plus fort » et moi, je suis où moi ?

Friedrich Marius Franck est le fils du célèbre poète Karl Amadeus Franck. Fils d'un père que tout le monde (bourgeois) encense mais quand Clarissa Von Wengen apprend, quelque peu cynique pour ne pas dire aigre, à Friedrich Marius que son père n'était pas l'homme parfait que tout le monde met sur un piédestal, le « fils de » respire, le « fils de » se sent enfin plus proche de son père, de cet homme qui était en fait... faillible. Faillible ? Comme moi ? Soulagement.

Dans une mise en scène épurée (deux personnages au lieu de sept, deux actes au lieu de quatre), l'accent est mis sur le « fils de », sur sa psychologie. Mais également sur cette société hypocrite du début du XXe siècle, celle où il faut paraître plutôt qu'être. Celle qui juge au lieu de balayer devant sa porte. Celle qui vous empêchait d'aimer ceux de la classe d'en dessous pour ne pas déshonorer son rang, ses parents...
En 1 h 10, les deux comédiens, Caroline Rainette et Lennie Coindeaux, qui ont mis en scène cette pièce du génie Zweig, réussissent à retranscrire le snobisme de cette société vieillissante et réactionnaire du XIXe ainsi que l'envie d'émancipation de ses enfants, de ces filles et fils de.



25 juin 2018
Isabelle Fauvel

Alors que la majorité des théâtres parisiens, pour ne pas dire la totalité, s'apprête, après avoir chacun présenté sa saison 2018-2019, à fermer pour l'été, le Théâtre du Lucernaire, quant à lui, et comme à l'accoutumée, reste vaillamment ouvert avec une programmation estivale, là encore, pleine de promesses. Ainsi la pièce de Stefan Zweig "Légende d'une vie" se jouera-t-elle jusqu'au 26 août. Aucune excuse, par conséquent, pour ne pas découvrir ce spectacle de qualité.

Si de nombreuses nouvelles de Stefan Zweig (1881-1942) ont été adaptées et portées à la scène avec le bonheur que l'on sait – comme nous l'avions déjà précédemment évoqué dans une critique consacrée à une adaptation théâtrale de "La Peur", ses pièces de théâtre sont étrangement moins connues, "Volpone" sans doute exceptée, mais il s'agit là d'une adaptation de la pièce éponyme de l'elisabéthain Ben Jonson. La production théâtrale de l'auteur autrichien, avec seulement huit opus à son actif, est d'ailleurs infiniment moins importante que celle des ses romans et nouvelles.

De quoi parle donc "Légende d'une vie" (Legende eines Lebens), cette pièce en trois actes, écrite en 1919 ? Elle raconte l'histoire du jeune Friedrich Marius Franck dont la première œuvre poétique s'apprête à être lue en public devant un petit cercle d'initiés par le plus grand comédien de l'époque. Lui-même fils d'un illustre poète décédé, véritable légende portée aux nues par son épouse et sa biographe, Friedrich est terrifié à l'idée d'être comparé à son prestigieux paternel, de décevoir les attentes de ces bourgeois et intellectuels de la haute société qui ne manqueront certainement pas de se montrer sans pitié à l'égard du descendant d'un tel génie. Mais au cours de la soirée, Friedrich découvrira que son père n'était pas uniquement l'artiste que tout un chacun vénérât, mais également un homme avec ses faiblesses et ses parts d'ombre. Démystifiée, la figure paternelle pourra alors être envisagée avec sérénité par Friedrich et non plus comme un écrasant fardeau.

Les questions soulevées par cette pièce sont tout aussi passionnantes qu'universelles et intemporelles. Comment vit-on le fait d'être l'enfant d'une célébrité artistique établie, et plus précisément lorsque l'on a le désir d'embrasser la même profession ? Cette filiation n'est-elle parfois pas plus un handicap qu'une aide ? Comment échapper à la comparaison, se démarquer et tenter de se faire un prénom à l'ombre d'une figure maternelle ou paternelle reconnue ? Un défi qu'ont dû relever nombre de descendants d'artistes célèbres pour se forger une identité propre et affirmer leur talent personnel...

Par ailleurs, la veuve du grand Karl Amadeus Franck a volontairement caché à son fils, comme au reste du monde, une partie de la vie de son défunt mari, allant jusqu'au mensonge et à la falsification, afin de dresser à ce dernier une statue immaculée, une légende sans tâche. Ainsi la postérité ne gardera-t-elle qu'une représentation embellie du personnage... Stefan Zweig qui a lui-même accompli une importante œuvre de biographe, en relatant notamment les vies de Romain Rolland, Balzac, Verlaine, Érasme, Marie-Antoinette, Marie Stuart..., a certainement dû lui aussi se poser la question : que doit-on transmettre de la vie d'un écrivain ou d'un personnage historique ? A-t-on un devoir de vérité absolue, sans omission aucune ? La part intime du personnage, son caractère doivent-ils être divulgués dans leur intégralité et à tout prix ? Autant de questionnements et bien d'autres pour nourrir une réflexion des plus passionnantes...

Si la pièce de Zweig est d'une grande intelligence et d'un intérêt incontestable, elle comprend cependant aujourd'hui quelques longueurs. Les redites et lourdeurs ont fort heureusement disparu de l'œuvre présentée

actuellement au Lucernaire. Saluons par conséquent haut et fort le remarquable travail d'adaptation effectué par Caroline Rainette pour cette version scénique. Écrite au départ pour huit personnages, la pièce s'en trouve ici réduite à deux : Friedrich Marius Franck et Clarissa von Wengen, une variante féminine du Hermann Bürstein de l'œuvre originale, biographe et éditeur des œuvres de Karl Amadeus Franck et qui reprend par ailleurs le nom d'une autre Clarissa, fille d'un premier mariage de la veuve de Karl.

Ce personnage féminin concentre à lui seul les textes de différents protagonistes tout en amenant avec lui la complicité existant entre le frère et la sœur de l'œuvre première. Ainsi Caroline Rainette a-t-elle réussi à rester fidèle non seulement à l'esprit de la pièce, mais également au texte lui-même tout simplement en le répartissant différemment. L'écriture fluide et raffinée de Zweig est on ne peut mieux respectée. Deux voix off viennent ponctuellement et à bon escient compléter la distribution. Par ailleurs, l'adaptatrice a concentré l'action dans un seul lieu – la maison des Franck – et dans un temps assez court – la soirée de la lecture –, respectant ainsi la règle des trois unités chère au théâtre classique qui permet de ne pas éparpiller l'attention du spectateur. L'intrigue resserrée de la sorte permet de faire ressortir l'aspect psychologique du propos, plus diffus dans la version de Zweig. Par ailleurs, la division de la pièce en deux grands moments distincts – le moment qui précède la lecture et celui qui lui succède – accentue la force des thèmes abordés, à savoir la crise identitaire du jeune Friedrich et la révélation concernant son père.

Sur le petit plateau du Lucernaire, les personnages évoluent dans une scénographie sobre, élégante et soignée. L'intervention d'une vidéo d'époque, au grain et au charme si particuliers, dans la deuxième partie, apporte une dimension poétique au secret dévoilé.

Pour interpréter ce texte littéraire – Ah quel plaisir d'entendre le mot "sempiternellement" revenir à plusieurs reprises ! – et rendre avec force et justesse les tourments des personnages, il fallait deux excellents comédiens, ce que sont indéniablement Caroline Rainette et Lennie Coindeaux. Nous les suivons avec bonheur dans cette histoire qui, dans son déploiement, en devient presque policière. Un très beau moment de théâtre.

Théâtre du blog

21 juin 2018

Edith Rappoport

L'une des rares pièces de théâtre de Stefan Zweig, jamais jouée en France. Le spectacle nommé dans la catégorie : « Meilleur Comédien dans un premier rôle » aux P'tits Molières 2017, est repris ici.

C'est l'histoire d'un fils écrasé par la mémoire d'un père vénéré de tous et d'une employée rongée par le poids des mensonges. En cette fin de journée, on est à la veille de la présentation publique de la première oeuvre poétique de Friedrich, fils du célèbre écrivain Karl Amadeus Franck, véritable légende encensée par son épouse et par sa biographe Clarissa von Wengen.

Légende d'une vie a été créée en 1919 et pour son auteur, c'est un « drame moral et contemporain et le combat du fils contre la figure légendaire et faussée du père défunt qui l'opprime moralement et qu'il commence à aimer après avoir arraché le masque héroïque modelé par la famille et reconnu l'homme coupable et humain en lui » .

C'est une adaptation de la pièce et on ne verra ni sa veuve, l'autoritaire Léonor, gardienne auto-proclamée de l'oeuvre de son époux, et son premier amour, Maria... Mais on retrouve ici les thèmes chers à Stefan Zweig: le culte du secret dans les familles et le difficile essai de constitution de l'identité, la vérité et son demi-frère: le mensonge... Terrifié par le regard des bourgeois et intellectuels de la haute société, Friedrich lucide, ne supporte plus d'avoir à suivre les traces de ce père vénéré de tous, ce Karl Franck qui pourtant n'a jamais été le grand homme que le monde connaît. Il va découvrir toute une partie de sa vie... moins reluisante et fondée sur des mensonges et qui a été volontairement cachée.

Clarissa, elle a été manipulée pour y parvenir. Au cours d'une longue conversation avec cette jeune femme qui prépare la publication du livre, Friedrich voit se révéler les méfaits de son père et se livre alors à un douloureux combat intérieur pour se libérer d'une admiration illégitime. Clarissa lui révèle aussi que sa mère a souffert de la domination de son mari. Lennie Coindeaux qui joue ce fils déchiré a une belle présence, comme Caroline Rainette, dont le personnage est plus ambigu. Un spectacle tout en nuances et qui permet de découvrir une oeuvre jamais jouée en France, du magnifique écrivain autrichien né en 1881 et qui s'est suicidé au Brésil en 1942.



20 juin 2018
Xavier Paquet

Légende d'une vie : quête de sens et d'identité en huit-clos

Un décor simple et feutré : un bureau, une lumière tamisée et un rideau opaque qui donne sur un extérieur que l'on devine. Le décor minimaliste pose les bases du huit-clos qui va se jouer.

L'histoire de Friedrich Franck, jeune poète et fils du prodigieux Karl-Amadeus Franck, légende littéraire décédée et portée aux nues par son épouse et sa biographe Clarissa von Wengen. Dans quelques heures, il fera la première lecture publique de sa propre œuvre poétique et l'effervescence ainsi que la tension montent.

La pièce se décline en 2 tableaux : le premier symbolise la confession des états d'âme du jeune Friedrich à Clarissa. Ecrasé par le poids de la filiation, il doit présenter sa propre œuvre dans un milieu qui veut qu'il soit la copie conforme de son père, icône préservée par la société bourgeoise et intellectuelle de l'époque. Face aux réticences qui l'oppressent, Friedrich s'interroge sur sa capacité à être l'égal du père, à le dépasser et se faire un prénom. Il n'a l'impression de n'être qu'une pâle copie et un modèle réduit préférant l'ombre à la lumière.

C'est là que le deuxième tableau commence et où la complexité de Clarissa apparaît : rongée par le poids des mensonges, elle dévoile petit à petit la vérité sur son père qui n'a pas toujours été le grand homme adulé de tous. Dotée d'une double vie, sa partie obscure refait surface et révèle de lourds secrets de famille.

Petit à petit, Friedrich apprend à désacraliser la figure du père et à aimer cette version plus humaniste : il tue l'artiste et redécouvre l'homme qui se cache derrière et qu'il se surprend à aimer de nouveau.

D'une grande sobriété, la mise en scène met en avant la beauté et la puissance émotionnelle du texte et la complexité de la condition humaine. L'intégration de la vidéo, images d'époques, apporte finesse et élégance et donne du cachet à l'ensemble. En revanche, on regrette la voix de Patrick Poivre d'Arvor qui n'apporte rien : mal jouée, elle est même à contrecourant de l'interprétation sobre et passionnée des deux comédiens. On peut aussi regretter un petit manque de rythme, dû à l'adaptation du texte original : passant de 6 à 2 personnages, l'absence de nouvelles entrées rend plus faible les rebondissements.

Il n'empêche que le huit-clos en duo fonctionne parfaitement et favorise la puissance dramatique et la confiance intime. Les questionnements de la pièce restent intemporels : la recherche d'identité, nos contradictions intérieures et le regard des autres qui pèsent sur nos décisions et notre liberté. Face à la pression sociale, comment suivre sa propre trace ?

Une quête de sens fortement d'actualité pour devenir enfin soi-même !



21 juin 2018
David Fargier

On croit bien connaître un auteur, avoir tout lu, tout su mais une vie entière ne suffit pas pour lire tout ce qu'on rêverait de dévorer, aussi boulimique que l'on puisse être. Rien de bien grave à cela, bien au contraire. Mieux vaut se laisser envahir par une oeuvre et s'en émouvoir que d'en ingurgiter mille sans rien en retirer. Et en matière de sentiments, Stephan Zweig compte parmi les maîtres. Un auteur pour le moins à la mode, au théâtre comme au cinéma. Ce n'est que justice tant son travail -on ne le dira jamais assez- est intemporel et donc éternel.

« 24 heures de la vie d'une femme », « La peur », « Le joueur d'échec »... autant de démonstrations flamboyantes du talent de l'auteur autrichien à m'immiscer dans les moindres replis de la psychologie de ses personnages et par là-même de la sienne. Une fois encore, cette « Légende d'une vie » déflore malicieusement les questionnements existentiels. Caroline Rainette parviendra à s'approcher au plus près de l'intention originelle de Zweig en optant pour une nouvelle traduction du texte tout en fusionnant astucieusement plusieurs personnages afin d'équilibrer le tandem qui évoluera sur scène. Les autres protagonistes, ô combien essentiels au développement narratif, brillant par leur évocation comme par leur absence physique au plateau. Car qu'est-ce que nous raconte cette pièce ? Comment est-elle construite ? Sur les non-dits, les lourds secrets de famille, la trahison de l'engagement, aussi et surtout. Avec en trame de fond la couardise masculine et le sacrifice de deux femmes, successivement, l'une abandonnée, l'autre contrainte par sa condition d'employée et l'hypocrisie bourgeoise, au mensonge pour que rien ne dépasse, pour que rien n'entache le glorieux passé d'un écrivain porté aux nues.

Caroline met aussi en scène et donne la réplique à Lennie Coindeaux pour dire combien il s'avère difficile d'exister par soi-même lorsque le complexe oedipien se trouve alourdi du poids de la comparaison. Quel malheur de vouloir exercer le même métier que celui de son père, de rêver de se faire un prénom, lorsque le père fut érigé au rang de héros. Impossible de construire sa vie sans tuer le mythe. Impossible d'avancer sans qu'une alliée inespérée et courageuse, ne permette au fils de débarrasser son géniteur de ses habits de faux dieu.

Le Lucernaire ne s'y est pas trompé en programmant cette création aux accents shakespeariens. Partons à la rencontre de deux jeunes gens formidables qui font tout eux-mêmes, avec foi, ambition et humilité.

Caroline Rainette et Lennie Coindeaux au micro de Vents d'Orage : [Interview](#)

Le pitch :

L'une des rares pièces de théâtre de Zweig, jamais jouée en France. Une plongée dans la nature humaine et ses secrets ! Un fils écrasé par la mémoire d'un père adulé de tous. Une employée rongée par le poids des mensonges.

En cette fin de journée, l'effervescence règne dans la maison des Franck pour la présentation publique de la première oeuvre poétique de Friedrich, fils du célèbre poète Karl Amadeus Franck, véritable légende portée aux nues par son épouse et sa biographe Clarissa von Wengen. Écrasé sous le poids de cette figure paternelle, par cette gloire qui le réduit à néant, terrifié par le regard sans pitié des bourgeois et intellectuels de la haute société, Friedrich ne supporte plus de devoir suivre les traces de ce père vénéré de tous.

C'est alors que la vérité sur son père lui est enfin dévoilée : Karl Franck n'a jamais été ce grand homme que le monde connaît. La partie obscure et basse de son être a volontairement été cachée, et Clarissa manipulée pour y parvenir. Le lourd passé de l'écrivain refait surface, anéantissant les non-dits et rétablissant la lumière sur les souvenirs épars d'un fils qui ne demande qu'à aimer à nouveau un père tout simplement humain.

LA GALERIE DU SPECTACLE

Le magazine du Théâtre et du Livre

15 juin 2018

Pauline Monnier

Le Lucernaire a souvent programmé des pièces de Stephan Zweig. Après *Amok* et *Le joueur d'échecs* se joue en ce moment *Légende d'une vie*, dans une version inédite. Caroline Rainette en offre une nouvelle traduction et resserre l'intrigue autour de deux personnages, au lieu de sept originellement. L'action se concentre sur Friedrich Franck, jeune poète dont le père Karl, disparu quelques années auparavant, est l'un des artistes les plus vénérés de son temps, et Clarissa von Wengen, biographe du grand homme. Une soirée est organisée pour présenter pour la première fois l'œuvre de Friedrich, à laquelle toute la bonne société se presse, avide de découvrir les poèmes du fils et de les comparer à ceux du père. Mais le premier est totalement angoissé à l'idée de cette confrontation, lui qui a toujours vécu dans l'ombre du grand Karl Amadeus Franck et qui sait qu'il ne peut pas se permettre d'être « médiocre » au risque de se « ridiculiser ». S'engage alors un dialogue avec Clarissa où il évoque sa souffrance d'être le fils de son père, son sentiment d'infériorité, sa sensation de n'exister qu'au travers de son géniteur et non pour lui-même. Un père qu'il adore, qu'il admire, mais qu'il craint de ne pouvoir jamais égaler, tant ce qu'il en connaît en fait un être doué de toutes les qualités et sans défaut. Il subit une pression constante de ceux qui lui rappellent sans cesse quel grand homme était son père et qui attendent de lui qu'il soit au moins aussi talentueux. « Une semaine, juste une semaine, être inconnu ». C'est à l'anonymat que Friedrich aspire, se demandant s'il peut « rejeter ce nom qui est le [s]ien », mais dont il se sent dépossédé au profit de celui qui l'a porté avant lui.

De confidences en confidences, Clarissa finit par lui avouer que Karl Amadeus était loin d'être l'homme parfait décrit dans sa biographie. Elle et la mère de Friedrich ont créé une légende, occulté toutes les zones d'ombre et caché en particulier un point essentiel de la vie de Karl. « Quatre tomes de biographie et tout est faux ou presque ». Si tout y est faux, c'est sans doute parce que ce qui est, dans le mythe du poète, à l'origine même de son œuvre est basé sur un mensonge : si les fondements sont fragiles, tout l'édifice l'est aussi et risque alors de s'écrouler.

C'est pourtant grâce à la libération de cette parole que nos deux protagonistes vont pouvoir s'exempter de leur passé. Clarissa va pouvoir cesser de passer son temps à « justifier les incohérences » de sa fable et de vivre dans la crainte que le secret soit éventé. Quant à Friedrich, il pourra enfin échapper au poids de la gloire de son père, en faisant redescendre celui-ci de son pied d'estable et non en se mesurant à lui. Savoir si son œuvre est réussie et si le public de la soirée l'a consacrée importe peu. On ne saura d'ailleurs jamais ce que la foule a pu penser des poèmes de Friedrich, celle-ci n'apparaissant qu'indirectement dans les dialogues ou par des murmures mêlés de jazz qui marquent le passage entre les deux actes. Ce qui importe, c'est que le protagoniste puisse se libérer du jugement des autres. Et c'est en pouvant déconstruire la légende qu'il y parvient. Il faut détruire, pour reconstruire. En connaissant véritablement son père, en pouvant de ce fait enfin se détacher de lui, Friedrich peut mettre son enfance derrière lui et devenir adulte. Cette évolution du personnage est figurée par la mise en scène : dans la première séquence, il joue avec un bilboquet, objet communément enfantin ; dans l'une des dernières, il entame une danse de salon avec sa partenaire, acte conventionnellement vu comme une séduction : il passe ainsi du petit garçon dans l'ombre de son père au jeune homme dans sa propre lumière.

À d'autres moments encore, la mise en scène souligne le dialogue. Alors que Friedrich évoque le fait qu'il a toujours cherché à savoir qui était son père, non la légende mais l'homme, il tourne le dos à Clarissa et à la scène et regarde par les interstices du rideau, donnant ainsi l'impression d'un enfant caché derrière une

tenture et épiant ses parents pour savoir ce qu'ils cachent. Autre jeu scénique, la lettre dévoilant la vérité est lue en voix off, alors que sont projetées des images d'une jeune femme issues de vieux films en noir et blanc, au grain si particulier. Cela rend d'autant plus touchant le destin de la rédactrice de la missive, femme de l'ombre qui s'est effacée derrière l'artiste et s'est sacrifiée pour sa carrière. Résonnent ici des échos de destins similaires, de ces femmes cachées derrière un grand homme et qui n'obtiennent pas la reconnaissance qu'elles méritent.

Zweig, « chasseur d'âmes » selon les mots de Romain Rolland, livre une œuvre qui, dépassant le cadre particulier de ses personnages, revêt un caractère universel. L'histoire pourrait être celle de n'importe quel « fils de » portant le poids de la notoriété d'un parent. Au-delà, elle est celle de tout enfant s'émancipant de ses ascendants. Plus encore, le texte recèle une grande richesse de thèmes abordés. On y découvre tant la question de la création artistique, de l'argent, de la place de la femme dans le couple et dans le monde, que celle de l'avortement, des secrets de famille ou de l'identité... Se dévoile en filigrane une critique des conventions bourgeoises, de l'hypocrisie des « grands » de ce monde, de la vanité de la haute société. Le héros est lui-même rattrapé par cette fatuité, lui qui cache son amante d'un milieu modeste, seule pourtant à « vraiment le connaître ».

Les comédiens livrent une interprétation remarquable, en particulier Lennie Coindeaux qui incarne Friedrich, ses tourments et ses espoirs avec force et justesse.

Le décor – caisses en bois, vieilles valises, dont l'une ouverte et remplie de papiers et de livres, un bureau encombré avec un poste de radio TSF, une petite table avec un téléphone à cadran tournant – permet au spectateur de se plonger dans l'univers des années 1920 sans occulter, par sa sobriété, le texte de Zweig.

D'une grande modernité, Légende d'une vie est l'un des textes les plus lumineux de Zweig, l'un des seuls où les protagonistes parviennent à se libérer du carcan d'une vie dont ils se sentent prisonniers. On en sort comme allégés, comme si nous avions nous aussi été lestés du poids porté par les personnages.



15 juin 2018
Prisca Cez

Il est bien difficile de faire reconnaître ses créations quand son père est un auteur illustre. Mais cette légende reflète-t-elle vraiment l'homme qu'il a été ? Sous cet éclat, n'existe-t-il pas des failles ?

La traductrice et adaptatrice de la pièce, Caroline Rainette s'intéresse à une oeuvre de jeunesse de Stefan Zweig. Une histoire où la lumière et l'espoir se font ressentir à travers les mots. Un récit où un lendemain meilleur se trouve être possible. Friedrich se trouve écrasé sous la mémoire de son père, l'illustre poète Karl Amadeus Franck tellement vénéré. Comment écrire sans ne pas être toujours comparé à ce génie ? Cette question le tourmente. Face à son désarroi la biographe officielle du paternel, Clarissa von Wengen, va lui faire des révélations qui vont apaiser sa peine. L'homme n'était pas si éclatant, une partie obscure de sa vie sommeille dans les non-dits. Ces vérités permettent de faire apparaître au jeune homme alors une part d'humanité que le talent avait voilé. Un nouveau départ alors se profile à l'horizon.

Sur scène, il n'y a plus six mais deux interlocuteurs. Les autres personnages sont évoqués au présent via une voix off. Ce choix d'un duo permet de créer une atmosphère intime qui renforce les confidences, l'écoute et la proximité auprès du public. Les metteurs en scène et comédiens, Caroline Rainette (Clarissa von Wengen) et Lennie Coindeaux (Friedrich Franck) rentrent dans la peau de leur personnage pour leur donner vie avec intensité, fougue et passion. On s'immerge avec eux dans ce monde bourgeois rempli de jugement et d'hypocrisie. Un temps où les mots prennent un nouveau sens car enfin, le jeune écrivain va pouvoir tuer le père pour vivre librement.

Le décor tout comme les costumes sont simples mais permettent de nous au coeur du 19ème siècle. Ces éléments entrent en résonance avec la projection d'extraits de films du début du siècle. L'éclairage va accompagner ce parcours vers la vérité. Le jeune homme va sortir de l'ombre, de sa peur pour enfin se diriger vers la lumière et la confiance. Des choix discrets toujours bien orientés pour guider le spectateur au plus proche de l'histoire et de la tension qui se fait ressentir.

La compagnie Etincelle ne manque pas d'idées pour briller sur scène. Les oeuvres de Stefan Zweig ont encore de beaux jours devant elles.

LexTimes

13 juin 2018
Alfredo Allegra

« Légende d'une vie » (2016), d'après la pièce de Stefan Zweig (Legende eines Lebens, Insel Verlag, 1919). Adaptation et traduction de Caroline Rainette (Édition Étincelle, 2016). Mise en scène et avec Caroline Rainette (Clarissa Von Wengen) et Lennie Coindeaux (Friedrich Franck), et les voix off de Patrick Poivre d'Arvor (Klopfer) et Anne Deruyter (Maria Folkenhof). Au théâtre le Lucernaire¹. Jusqu'au 26 août 2018. 70'

À quelques heures de la présentation publique de la première œuvre de Friedrich Franck, le fils du célèbre poète défunt Karl Amadeus Franck, véritable légende vivante disparue portée aux nues par toute sa garde rapprochée, la maison des Franck est sens dessus dessous mais Friedrich semble soudain faire marche arrière, terrifié qu'il est de ne pas être à la hauteur de la renommée de son illustre géniteur et de ne pouvoir se faire un prénom.

Et puis la vérité lui est dévoilée, ce père, tant chéri et adoré par sa mère et que louangé et encensé par sa biographe, n'est en fait pas si extraordinaire que cela et, surtout, il n'est pas ce grand homme que tout le monde connaît et admire.

Il a eu une première vie et au cours de cette précédente vie, il a connu une jeune femme modeste, Maria Folkenhof, une couturière qui lui a donné un enfant mais qu'il n'a pas jugé assez bien ni assez fortunée pour qu'il puisse envisager de l'épouser ou de vivre avec elle et qu'il a donc délaissée pour sa mère, Leonore, une bonne et brave bourgeoise qui lui a permis de s'élever dans la société et de se faire un nom. Un père foncièrement égoïste et calculateur dont Friedrich ne découvre les contours obscurs que tardivement et qui l'amènera à changer de voie pour se réaliser lui-même pleinement, ailleurs et autrement.

Le texte original de Legende eines Lebens de Stefan Zweig est construit en quatre actes et sept personnages mais certaines longueurs, explique Caroline Rainette, adaptatrice-traductrice-metteuse en scène-comédienne de cette Légende d'une vie, « pouvaient entraver la puissance dramatique ». Il était particulièrement intéressant, poursuit-elle, « de resserrer l'intrigue sur le fils, Friedrich, pour mettre en valeur l'aspect psychologique du propos, traitant avec force et beauté de sujets intemporels et fondamentaux [...] Cette version resserrée de l'intrigue a abouti à une adaptation en deux parties (crise identitaire/révélation) et deux personnages sur le plateau ». Un coup de projecteur sur le mal-être du fils qui ne laisse pas insensible.



12 juin 2018

Béatrice Chaland

Comment se démarquer de la gloire d'un père,
Se faire apprécier pour soi-même au « Lucernaire » ?
Un poids, plus lourd qu'une valise emplie de pierres,
Écrase au cœur le fils, comme un étau, l'enserme.
Avec les sentiments, un cache-cache amer
Autour d'une imposture de sombre misère,
Se joue entre deux mensonges et une lumière.

« Je méprise mon œuvre »
« Et la laisse donner en lecture ».
Complice de manœuvres,
A tous, elle le jette en pâture.

Crainte « malade de l'opinion des autres » ...
C'est ainsi que dans l'anonymat il se vautre,
Partagé entre un désir de célébrité
Et un repli sur soi, baignant d'obscurité.

« La peur est une faute » que tout désespère.
« Semblable à lui dans l'infamie », sans ses repères,
Il lui faut à présent échapper à sa mère
Et se forger son propre avenir sans mystère.



2 juin 2018

Claudine Arrazat

Karl Amadeus Frank écrivain célèbre est adulé par sa femme, son fils et la société viennoise. Son fils Friedrich est écrivain. Il est écrasé par la glorieuse postérité de son père.

Comment peut-on s'épanouir, croire en soi et vivre l'héritage d'un père aussi admirable et exemplaire.

« ..J'ai pour père un monument....le poids d'un bloc de marbre »

« ...juste parce que je suis le fils de quelqu'un ... juste parce que la gloire me colle à la peau... »

Mais la vérité, les non-dits vont surgir. Karl Amadeus est-il aussi parfait que sa biographe et sa femme le racontent ?

« Que sait le monde d'une personne? Ce que nous savons les uns des autres, nous ne le savons que grâce à l'amour.. »

Ces révélations permettront-elles à Friedrich de se libérer de l'image imposante du père et s'épanouir ?

L'adaptation de Caroline Rainette ne met en jeu que deux des personnages, Friedrich et Clarissa. Cela crée une intimité et une sobriété qui intensifie l'émotion et donne une grande place à ce texte magnifique.

Caroline Rainette et Lennie Coindeaux nous émeuvent et nous réjouissent en nous transportant dans l'univers de Zweig.

La Critiquerie

2 juin 2018

Aurélie Brunet

La pièce « Légende d'une vie » de Zweig nous embarque en 1919 au Lucernaire

Cette pièce écrite il y a presque un siècle, a conservé toute sa fraîcheur grâce à la belle écriture vivante et colorée de Zweig, le thème universel de la filiation, mais aussi le réalisme du jeu des deux jeunes comédiens de la compagnie Etincelle.

Un jeune homme en quête de sa propre liberté

Dans un décor élégant, fait de malles entrouvertes, d'un téléphone à cadran, un escabeau et un petit bureau, les deux comédiens donnent chair à Friedrich, fils du célèbre poète décédé Karl Amadeus Franck, et son ancienne secrétaire particulière et biographe Clarissa von Wengen. Les deux personnages élégamment habillés, échangent et débattent dans l'effervescence de la présentation publique prévue ce même soir, de la première œuvre de Friedrich, très nerveux face aux courbettes et flatteries des admirateurs de son père. « Puis-je rejeter son nom qui est le sien ? (...) De toutes parts je suis cerné par lui » se demande à haute-voix le jeune homme, paralysé par « le bloc de marbre paternel ».

Un spectacle nommé aux petits Molières 2017, dans la catégorie meilleur comédien masculin dans un premier rôle

Comment exister malgré une écrasante filiation teintée d'un puissant amour paternel ? Friedrich insiste auprès de Clarissa, et ce soir des vérités et de lourds secrets vont venir écorner la légende de Karl Amadeus Franck. La conversation dynamique et décousue entre Friedrich et Clarissa, est interrompue par le coup de fil d'un célèbre critique dans le journal du soir, offrant au public un moment malicieux. Dans les lumières roses bleutées, le jeu simple et réaliste des deux comédiens, à l'écoute l'un de l'autre, dresse un tableau saisissant des sentiments extrêmes imprimés par Zweig avec tendresse à ses deux personnages. Avec les révélations de Clarissa, la projection de films du début du siècle apporte encore plus d'élégance et une matière amusante faisant écho à l'imagination du spectateur. Dans cette pièce, le lourd héritage de devenir soit-même et faire sortir sa propre vérité parle à chacun d'entre nous. La pièce « Légende d'une vie » est un excellent divertissement à la rencontre de l'œuvre prolifique, ici méconnue de Zweig, et riche d'une description émouvante de l'Europe d'avant la seconde guerre mondiale.



31 mai 2018

Agnès Figueras-Lenattier

Etre le « fils de », tel est le thème de « Légende d'une vie » adapté et traduit par Caroline Rainette. Cette pièce fait partie des 8 pièces de théâtre qu'a écrites Stefan Zweig. Elles sont beaucoup moins connues que ses nouvelles et biographies et c'est un vrai plaisir de découvrir quelque chose de nouveau le concernant. Même si c'est une adaptation, on devine que l'auteur maîtrise aussi très bien ce style d'écriture.

Dans la première partie, Friedrich fils du grand poète Karl Amadeus Franck doit présenter au public sa première œuvre. Mais il n'est pas du tout serein, et se sent « tout petit » comparé à son père adulé de tous et considéré comme irréprochable. En tout cas, la femme de Karl Amadeus Franck et la biographe du poète nommée Clarisse ont tout fait pour que cette réputation d'homme remarquable lui colle à la peau. Au point de mourir effrontément.

Or dans un deuxième temps, tout en discutant avec Clarisse, Friedrich va se rendre compte que son père n'est pas celui que l'on croit. Ce qui va le soulager, et lui permettre de créer sa propre identité. Comme d'habitude chez Stefan Zweig, l'analyse psychologique des personnages est savamment étudiée : profondeur des sentiments et des caractères, description raffinée des forces et faiblesses, paradoxe des comportements. Mais élément rare chez ce romancier, l'histoire ne se termine pas par un échec...

Les deux comédiens (Caroline Rainette et Lennie Coindeaux) dotés d'une voix agréable, possèdent de la force dans leur interprétation, articulent bien, et cela donne un spectacle de bonne qualité par lequel on se laisse facilement happer. Stefan Zweig est bien représenté, et c'est un moment savoureux. Les admirateurs de l'écrivain seront particulièrement satisfaits...

DE LA COUR AU JARDIN

Des critiques, des interviews webradio.

31 mai 2018

Yves POEY

Notre père qui êtes trop aux cieux, que votre nom soit démystifié !

Pas facile d'exister, lorsque vous êtes un jeune poète publiant son premier recueil, alors que votre père, récemment décédé, était une véritable institution littéraire, immense star dans son domaine. Difficile d'exister par soi-même, difficile de se faire un prénom, difficile de se débarrasser de de l'écrasante figure paternelle. Une figure héroïque, géniale, sans défaut, sans tache, et encensée universellement.

Tel est le point de départ de cette pièce de jeunesse écrite par Stefan Zweig, écrite en 1919. L'auteur va commencer à s'attacher à explorer les zones d'ombre de l'Humain, les dissimulations des choses, les mensonges, petits ou grands qui jalonnent les existences. Il va également dans le cas présent disséquer une relation père-fils très complexe. En effet, Friedrich, ce jeune poète débutant, va s'apercevoir que la statue du commandeur paternelle est en fait un colosse aux pieds d'argile.

Le père a « fauté », si tant est que ses agissements relèvent de la transgression de l'ordre moral en vigueur en ce début de XXème siècle, époque à laquelle se déroule l'action. La faute a été dissimulée jusqu'au jour où Clarissa, la secrétaire-biographe du génie disparu décide de soulager sa conscience. Friedrich va enfin comprendre que son père n'était pas ce que son entourage prétendait qu'il fût. La figure du père sera complètement désacralisée et le fiston pourra enfin exister.

Carole Rainette a d'une part traduit la pièce et l'a surtout adaptée. Ce genre de démarche peut s'avérer très risqué. En gros, ça passe ou ça casse. Ici, le risque a complètement payé. De six personnages, elle a réduit la distribution à deux, Friedrich et Clarissa, et a élagué avec une grande pertinence le texte, tout en lui conservant sa substantifique moëlle. Avec un parti-pris très judicieux : rendre un personnage absent on ne peut plus omniprésent : l'épouse du génie, celle qui a orchestré sciemment la « pureté » et la « grandeur d'âme » de son écrivain de mari.

Melle Rainette, par ailleurs co-metteuse en scène, joue le rôle de Clarissa, et Lennie Coindeaux, l'autre co-metteuse en scène, interprète Friedrich. Le comédien, notamment dans la première partie, est on ne peut plus convaincant en jeune homme complètement écrasé par l'image du pater familias. On sent le découragement, la colère, l'étouffement, le poids trop lourd à porter. Carole Rainette, quant à elle, aura une place plus importante dans le second « acte », la révélation de la vérité. Elle aussi est très crédible, j'ai vraiment été pris par sa manière de nous dévoiler la part d'ombre, la « trahison » et la dissimulation originelles. Ces deux-là forment un véritable duo de théâtre, équilibré, fonctionnant pleinement et faisant émerger très finement les ressorts psychologiques de leur personnage.

La mise en scène est efficace, sobre, avec utilisation d'un moment vidéo destiné, je cite « à faire le lien avec le passé de l'intrigue ». Des extraits de vieux films et une voix off prennent le relais de la lecture d'une lettre.

Je dois avouer que ce n'est pas le moment qui m'a le plus passionné.

Je ne saurais passer sous silence la voix off de Patrick Poivre d'Arvor, voix d'un journaliste questionnant Friedrich. Une nouvelle fois, l'ex-présentateur du JT de TF1 confirme que Comédien, même avec une seule voix off, c'est un métier. Comprenez qui veut, comprenez qui peut.

Il faut mentionner que la fin de la pièce est très positive, les personnages sortant tous les deux victorieux de cette confrontation avec des absents et le passé qui y est associé. C'est donc un moment bien intéressant de théâtre qui nous est proposé, avec une vision à la fois claire et originale d'une pièce qui n'est pas si souvent montée que ça.



31 mai 2018

De Stefan Zweig Adaptation Caroline Rainette Mis en scène et interprété par Caroline Rainette, Lennie Coindeaux

Un fils se sent étouffé sous le poids de la gloire de son père, grand poète admirable vénéré de tous. Il voudrait exister au-delà de son ombre et de son nom à travers ses écrits. Quand la biographe de son défunt père lui révèle la faille dans la personnalité de ce patriarche si parfait, tout s'éclaire. Pas de surhomme, nous sommes tous humains, trop humains. Un beau texte servi par une mise en scène simple et efficace.



R42, culture gourmande !

Un peu de tout mais beaucoup de culture et de gourmandise pour tout

27 mai 2018

Valérie

Stefan Zweig est un auteur du XX^{ème} siècle que j'apprécie mais effectivement je connais mieux ses nouvelles que les 8 pièces de théâtre qu'il a écrites, c'était donc l'occasion d'en découvrir une au Lucernaire, qui a récemment accueilli d'autres oeuvres de Zweig : le joueur d'échec ou Amok.

Dans cette pièce, on retrouve la propension de l'auteur à disséquer la psychologie intime d'une famille. La maison de la famille Franck est en effervescence. Ce soir, il y aura la première présentation des poèmes de Friedrich, fils du défunt et célèbre Karl Amadeus Franck lors d'une soirée donnée par sa mère. Friedrich ne cesse d'être confronté à l'image du génie paternel et se sent oppressé, il ne veut pas présenter son oeuvre ce soir devant des mondains qui viennent à cause de la renommée de son père. Le père qui possède une image policiée et est vénéré par son épouse et la biographe Clarissa. Mais on sait que l'humain n'est jamais parfait et le miroir va se fendiller ce soir là pour laisser apparaître la vérité.

Le texte a été adapté et traduit par Caroline Rainette qui a su conserver l'esprit de Zweig dans une histoire resserrée autour de deux protagonistes : le fils Friedrich (Lennie Coindeaux très bon) et la biographe (toujours l'excellente Caroline Rainette) par qui va lever le voile sur le passé. Cela permet d'avoir une version concise de la pièce et proche des deux comédiens et de leurs tourments grâce aussi aux éclairages par touche de lumière que j'ai bien aimé.

Outre l'image du père et comment elle a été transmise au fils et au monde, Zweig dénonce aussi une certaine contrainte de la bourgeoisie : celle qui reste dans les schémas stéréotypés qui empêchent l'épanouissement personnel et de changer de vie.

Les deux comédiens (qui sont tous les deux aussi les metteurs en scène) font monter le climax progressivement et dans la seconde partie, l'ajout d'une projection en noir et blanc, avec une voix off, met le suspense à son comble. C'est réussi !

Au final, une découverte sympathique que cette pièce, je vais me pencher sur le reste des pièces de Zweig suite à cette belle expérience.



27 mai 2018

Marie-Christine

Intelligent, sensible et bien joué !

Cette pièce de Stefan Zweig moins connue du grand public est ressortie des cartons ces dernières années. La présente adaptation est tout à fait originale, réalisée conjointement par Caroline Rainette, fondatrice de la compagnie théâtrale l'Étincelle et de Lennie Coindeaux excellent comédien remarqué dans son rôle de Stanislas dans l'Aigle à deux têtes de Cocteau.

Plus épurée que l'originale, avec deux tableaux et deux personnages principaux.

Friedrich, fils de Karl, interprété par Lennie Coindeaux et Caroline Rainette dans le rôle de Clarissa, biographe de Karl Amadeus Franck, au service de l'auteur et désormais de son épouse Léonore.

Le premier tableau pourrait s'intituler : «A l'ombre de la puissance du Père ».

Chacun sait combien il est difficile d'être le fils de. Fils d'un grand comédien, d'un grand sportif... La liste est longue et toujours d'actualité. Friedrich suit consciemment ou non les traces de son père en composant à son tour des poèmes. Parce qu'il est le fruit de ce génie littéraire, sa mère veut le propulser devant les grands de ce monde, en organisant une réception dans ce Mausolée de la littérature dédié au grand Karl.



1er mars 2018
Simone Alexandre

Nous devons cette version resserrée à Caroline Rainette qui a limité l'action au vis-à-vis de deux personnages ce, afin de rendre le message plus perceptible à tous.

Friedrich (Lennie Coindeaux) est le fils d'un grand écrivain disparu ; au moment où se situe l'action la veuve qui travaille à magnifier l'image de celui qui fut son époux a organisé une soirée durant laquelle un texte de Friedrich sera lu, ce qui met ce dernier dans une confusion indescriptible.

Clarissa (Caroline Rainette) fut la secrétaire de Karl Amadeus Franck et a travaillé à l'élaboration d'une biographie qui ne compte pas moins de 4 tomes.

Il n'est pas aisé d'être « le fils de ... » et Friedrich en ressent cruellement les effets.

Clarissa qui a un ascendant flagrant sur le jeune homme va s'efforcer de le raisonner et peu à peu la statue du Commandeur va s'effriter. En découvrant ce que fut réellement la vie de ce père illustre, Friedrich va enfin prendre confiance en lui.

Comme toujours chez Stefan Zweig les analyses psychologiques ont la priorité sur l'action.

Zweig-legende.jpg

Caroline Rainette a non seulement adapté ce texte conçu pour le théâtre (avec cet auteur nous rencontrons plus souvent des nouvelles réécrites pour la scène) et en a mis au point la mise en scène.

Lennie Coindeaux interprète avec intensité le personnage de cet aiglon qui ne va pas tarder à déployer ses ailes une fois la vérité révélée.

La rentrée prochaine nous fournira la version in extenso de ce texte grâce à Michael Stampe dans une mise en scène de Christophe Lidon et cette pièce qui décidément restait à découvrir se rode actuellement en tournée.

De même que Clarissa par ses révélations, mit le pied à l'étrier de ce jeune auteur écrasé par la personnalité du père, cette version épurée devrait en satisfaire plus d'un.

LA REVUE DU SPECTACLE .FR

15 juillet 2017
Ludivine Picot

Une légende se défait, une autre naît, interprétée par deux comédiens en devenir mais au talent certain

Caroline Rainette fonde en 2012 la Compagnie Étincelle qui s'emploie à reprendre les textes de monuments littéraires tels que Cocteau, Musset ou Zweig pour cette fois. Elle traduit et adapte pour la première fois en France «Légende d'une vie» accompagné du comédien Lennie Coindeaux. Les deux jeunes artistes font honneur à la mémoire de l'immense écrivain.

Depuis toujours, l'une des grandes quêtes de l'homme est celle de l'accès à l'immortalité. Pour pallier cette capacité qui lui faisait défaut, il a trouvé deux solutions : l'immortalité par la procréation et l'immortalité par la création. Par l'engendrement, par la filiation, l'homme ne fait que retarder cette mortalité inévitable, il lui accorde quelques années de plus et ce sera ensuite le rôle de sa descendance de poursuivre ce combat infini. Par l'art, il laisse une trace indélébile de son passage sur Terre. L'œuvre survit à l'auteur.

Friedrich Marius Franck, fils du très apprécié feu Karl Amadeus Franck, poète talentueux, rend une lecture publique de ses premières œuvres ce soir dans sa demeure. Jusqu'alors, personne n'avait jamais rien entendu de ses poèmes et le jeune homme craint de ne provoquer immanquablement la déception. Il n'est pas considéré comme un poète mais comme fils de poète et sait que la communauté d'invités qui se présentera tout à l'heure chez lui ne vient pas pour lui mais en la mémoire de son père.

L'atmosphère est telle qu'on la perçoit dans l'écriture de Zweig : intimiste, cloîtrée, étouffante. Nous ne sommes pas conviés à la lecture mais nous sommes les auditeurs des coulisses, là où se manifestent les émotions bien habituelles que sont la révolte, la peur, l'ambition ou encore l'amour. Nous partageons la confession d'un cœur partagé entre deux femmes, entre la mortalité et l'éternité. L'une aime l'homme, l'autre en aime le poète.

Les sièges installés près de la scène, le public proche de l'action, on se sent les témoins d'un secret de famille que, plus que le partager, nous voulons nous approprier. Nous voulons faire nôtres les questions de Friedrich, nous voulons découvrir cette vérité vraie, cette vérité cachée, enterrée, tout comme l'était cet autre. Cet autre, c'est cette autre femme, amante déshéritée de son titre alors qu'elle lui a tout donné ; cet autre, c'est cet autre homme tellement admiré, tellement vénéré qu'on en avait oublié que lui aussi était humain.

Les lumières vacillent au gré des états d'âme de celui qui attend de savoir qui il est vraiment. Et c'est en tuant la légende que la vie s'accomplit, que le héros devient lui. Empêtré dans une ombre dans laquelle il s'était en parti lui-même emprisonné, il s'affranchit désormais de celui qu'on attendait qu'il soit pour devenir celui qu'il veut être.

Ce qui nous marque le plus dans cette représentation, c'est la considérable implication émotionnelle et personnelle dont font preuve les deux comédiens. Cette peur paralysante du regard des autres sur son travail et sur sa personne que ressent Friedrich semble avoir été exactement vécue par le comédien Lennie Coindeaux. La honte qui s'empare de Clarissa résonne plus dans le corps de celle qui joue que dans le corps de celle qui est jouée. Les artistes ne simulent pas, ils sont. La prestation est tout simplement stupéfiante, l'illusion impressionnante.

Un seul mot : bravo.

L'ÉCHO RÉPUBLICAIN

9 avril 2017
Olivier Bohin

SUCCESS STORY ■ La comédienne Caroline Rainette triomphe dans une pièce de Zweig au théâtre, à Paris

« Je rêve de jouer au théâtre de Chartres »

L'ex-lycéenne de Notre-Dame revient régulièrement dans sa ville natale. En semaine, Caroline Rainette est sur les planches parisiennes. Itinéraire d'une Chartreuse "montée à la capitale".

Olivier Bohin
Télé: 01 45 45 54 09 16

Son nom s'affiche au fronton du Théo théâtre, à Paris. Caroline Rainette joue actuellement *Légende d'une vie*, une pièce de Stefan Zweig qu'elle a adaptée et mise en scène. Elle reprend aussi *L'Aigle à deux têtes* de Cocteau et prépare une adaptation contemporaine du *Misanthrope*, de Molière. Et puis, il y aura le Festival d'Avignon, et, pourquoi pas, une nouvelle pièce de boulevard.

Sa belle rencontre avec Patrick Poivre d'Arvor

Comédienne, metteuse en scène, fondatrice de la compagnie Étrincelle, Caroline Rainette commence à se faire un nom dans le milieu très fermé du théâtre parisien. N'ayant aucun lien de parenté avec une star des planches ou un gros producteur de médias, cette fille d'un professeur de maths et d'une secrétaire médicale doit cette notoriété naissante à une volonté farouche d'assouvir une passion de toujours. « Je français a toujours été ma matière préférée. J'ai lu à l'âge de 10 ans mon premier livre, *Les Misérables*, de Victor Hugo. J'étais à l'école primaire Charlemagne



LUCIDE. « Il faut être enthousiaste et pragmatique dans ce métier, sinon il vaut mieux tout arrêter. »

de Luisant. » Sa première émotion théâtrale, elle l'a eue en tant que jeune spectatrice, au théâtre de Chartres. « C'était *Hamlet*, c'était magnifique. » Elle ajoute : « Je rêve de jouer au théâtre de Chartres. »

Les grands auteurs ont toujours peuplé l'environnement d'une dingue de français, qui se love sans retenue dans les textes de Baudelaire, d'Alfred de Musset, de Voltaire, de Racine, de Ionesco, d'Apollinaire et de tant d'autres. « Le livre qui m'a le

plus touché reste *L'Œuvre* de Zola. Les textes forts me passionnent. » La littéraire décroche sans mal son baccalauréat au lycée Notre-Dame. « À l'examen, je suis tombée sur *La Vie est un songe*, de Calderon. Le bonheur ! »

« Un appel, une drogue »

Tout en faisant son droit, pour rassurer ses parents inquiets des aléas de la vie de saltimbanque, elle s'inscrit dans un cours de comédie. « Le théâtre, c'est un

appel, comme une drogue. La préparation en amont est passionnante. »

Comédienne, metteuse en scène, adaptatrice, créatrice de la compagnie Étrincelle : elle est partout. « Une pièce, c'est un ensemble de choses, une œuvre d'art. »

Chaque soir, depuis des semaines, au Théo théâtre (XV^e arrondissement), elle reçoit une pluie d'applaudissements pour son rôle dans *Légende d'une vie*. À la première, Patrick Poivre

d'Arvor était dans la salle...

« Patrick voulait adapter *Légende d'une vie*. Nous sommes allés le voir à Avignon alors qu'il faisait des lectures. Il a été très sympathique et lorsque j'ai adapté, à mon tour, la pièce de Zweig, j'ai pensé à lui dans le rôle du journaliste qui intervient en voix off. C'était un joli clin d'œil. Il a accepté tout de suite et n'a pas joué sa diva. Patrick a beaucoup aimé la pièce. »

« Gagner sa vie »

Le soir dans l'atmosphère intime et douloureuse de Zweig, Caroline Rainette est, le jour, à nouveau, dans l'univers des mots, mais pour être correctrice dans un site web : « Je fais de la relecture. Il faut bien gagner sa vie. C'est aussi bien pour penser à autre chose, ne pas rester enfermée dans un univers. Mais l'essentiel de mon temps, c'est le théâtre, un métier dur mais qui m'apporte tant. » ■

Pratique. Au Théo théâtre, les jeudis et vendredis, à 21 heures. Tél. 01 45 45 54 09 16.

BIO EXPRESS

1^{er} décembre 1980

Naissance de Caroline Rainette, à Chartres.

1998
Baccalauréat ES.

2000
Électre, de Giraudoux.

2017
Représentation de *Légende d'une vie*, à Paris

L'ÉCHO VOUS INVITE

Billets gagnants. En accord avec la Compagnie Étrincelle, l'Écho Républicain vous invite à la représentation de *Légende d'une vie*, de Stefan Zweig, adaptée par Caroline Rainette, au Théo théâtre, à Paris, le jeudi 13 avril. Dix places (deux par personne) sont offertes. Pour les gagner, il suffit de remplir dès maintenant un formulaire sur notre site lecho-republicain.fr Les gagnants seront prévenus par un mail personnalisé. Les places seront à retirer le jour de la représentation, à la billetterie du Théo théâtre, 20, rue Théodore-Deck. Tél. 01 45 54 00 16. Bonne chance !

Les coulisses d'une Légende...

SCÈNE. Le poids du père, de la notoriété, les nou-dits familiaux sont autant de thèmes qui ont séduit Caroline Rainette, metteuse en scène, comédienne de *Légende d'une vie*. Elle joue Clarissa von Wen, « qui est une femme de quatre personnages ». Elle donne la réplique à Lenné Coindoux, qui campe Friedrich, fils du poète Karl Amadeus Franck, ce jeune poète supporte mal la notoriété de son père, qui l'empêche d'exister tel qu'en lui-même. « J'ai adoré la psychologie mais aussi l'aspect positif de la pièce. C'est l'une des rares pièces de Zweig qui finit bien. Il y a aussi le rapport employeur employé qui est intéressant. C'est du social. »



Théâtre passion

7 juillet 2017
Anne Delaleu

Léonore, veuve du poète Karl Amadeus Franck a organisé, une soirée pour mettre en lumière leur unique fils Friedrich, le jeune homme est mal à l'aise, cette soirée il n'en veut pas, se trouve petit et bien peu de chose, il est assez clairvoyant pour comprendre qu'on ne lui laissera aucune chance. Clarissa, secrétaire et biographe du grand homme est chargée de réaliser cette soirée de bienfaisance, elle s'active, s'agite, s'énerve après Friedrich qui traîne des pieds, ne veut pas rencontrer les nobliaux qui ne viennent là que pour se montrer.

La soirée passe et le vernis va craquer... Leonore avec l'aide de Clarissa avait « inventé » la légende de Karl. Il y avait une femme, celle du cœur, Maria, trop « simple » pour devenir l'épouse d'un grand homme. Friedrich découvre le vrai visage de son père, et comme lui, une jeune femme aimante vit dans son ombre...

Ce secret de famille le soulage, et Clarissa décide aussi de reprendre la biographie, la véritable cette fois.

On peut faire confiance à Caroline Rainette, elle aime les auteurs – et comment être insensible à Zweig ! – elle a adapté, remanié ce très beau texte, aidée par l'excellent Lennie Coindeaux, une révélation ! On sent le travail de mise en scène, rien n'est laissé au hasard, tout est vivant et dense.

Et aussi une curiosité, les scènes projetées, tirées d'un film muet noir et blanc d'un certain Alfred Hitchcock.

Le succès de ce spectacle ne se dément pas et il est mérité.

CLICINFOSPECTACLES

22 juin 2017
S.O. Balnerd

clicinfospectacles.com



Théo Théâtre ? Oui. Et avec bonheur !!!

Découvrir en 2017 une nouvelle pièce de Stefan Zweig est plutôt inattendu, non, quand on se réfère à un auteur disparu en 1942 ? Et bien c'est ce que nous permet la talentueuse **Caroline Rainette**, qui a retraduit le texte « Légende d'une Vie » et l'a subtilement adapté pour le jouer avec son complice masculin **Lennie Coindeaux** !

N'oubliez pas ces deux noms : malgré leur jeune âge, ils jouent, ils écrivent, ont chacun une compagnie de théâtre, font du doublage et mettent en scène, bref, sont des artistes complets comme nous n'avons plus l'habitude d'en voir de nos jours. Et le texte de Zweig qu'a habilement remanié Mlle Rainette est fort et d'une modernité surprenante.

J'ai eu la joie de voir leur prestation il y a quelques jours à la Maison Heinrich Heine, sise dans la Cité Universitaire Internationale, avant que celle-ci serve à abriter les sportifs des Jeux Olympiques de 2024 comme le souhaiterait Anne Hidalgo, plutôt que des moments culturels...

Si l'acoustique y manquait un peu d'ampleur, vous pourrez pourtant dès le 7 juillet les apprécier pleinement au délicieux Théo Théâtre dans le quinzième arrondissement, 20 rue Théodore Deck. Ces deux brillants comédiens vous surprendront et les trouvailles scéniques, leur talent, leur jeu et leur diction sauront réjouir les plus exigeants d'entre vous !

S.O. BALNERD, jeudi 22 juin 2017 **Photos** S.O. BALNERD



20/01/2017

Guillaume d'Azemar

Un ange passe au Théo Théâtre, et vous avez sacrément intérêt à aller le voir, dans 10 ans vous pourrez dire « Vous savez, je l'ai vu quand il avait 25 ans ».

Légende d'une Vie est une des rares pièces de Stefan Zweig, je l'ai découverte hier. Je reste souvent froid devant les textes de Zweig, que je trouve surannés, pourtant je suis rentré immédiatement dans ce texte, qui dépeint les pratiques d'une époque révolue, quand les mariages se faisaient pour allier position sociale, fortune et nom, quand les vieilles douairières tenaient avec une force violente l'image de la perfection familiale, au prix de la dissimulation de nombreux secrets. J'ai aimé la façon dont Légende d'une Vie aborde le sujet, la pression sociale sur le fils d'un poète célèbre (je ne peux m'empêcher de penser au sort du fils de Rudyard Kipling, pour qui avait été écrit Tu Seras Un Homme Mon Fils) à qui a été imposée une première lecture publique de ses poèmes, la découverte progressive de sa passion pour une cousette, la découverte progressive des pans cachés de la vie de son père, jusqu'à ce passé ressurgisse, jusqu'à ce que la vérité apparaisse, jusqu'à ce que l'image du père s'humanise, jusqu'à ce que chacun puisse enfin assumer son destin.

En voix off, un Patrick Poivre d'Arvor joue son rôle de journaliste pompeux qui sait surtout s'écouter parler, c'est précieux pour l'image de la pièce, ça lui donne de la visibilité.

Légende d'une Vie est produit par la Compagnie Thylen, sur scène, c'est Lennie Coindeaux, et Caroline Rainette. Elle a traduit et adapté le texte (c'est donc elle que je dois remercier pour avoir peigné la langue et la rendre actuelle !), ils signent la mise en scène, ils jouent. Ils jouent bien. Vraiment bien.

J'ai été bluffé par le jeu de Lennie Coindeaux. Retenez bien ce nom. Il a 26 ans, il joue de façon magistrale. J'ai eu l'impression, hier soir, de voir un comédien mûr, mature, expérimenté. Il est encore tout jeune, il joue comme si il avait l'expérience d'un Francis Huster à 40 ans, au sommet de sa carrière. Il est dans le rôle dès le premier instant, ne le quitte pas un instant, il joue bien, juste. C'est pour recevoir ce genre de cadeaux que je vais dans les petites salles, pour sortir de la salle le souffle coupé par ce que je viens de voir, de recevoir, et là... juste waow.

J'ai bien sûr apprécié la mise en scène, son adaptation à l'espace particulier du Théo Théâtre. Et le travail sur les lumières, qui vient soutenir chacun des moments de la pièce.

Hier soir, c'était leur sixième représentation. Il jouent jusqu'au 17 février, les jeudi et vendredi à 21h00. Il vous reste 8 chances d'aller les voir. Ne les laissez pas passer.

A la fin de la pièce, applaudissez. Et applaudissez encore. En sortant, félicitez les, ils sont professionnels jusqu'au bout, le temps que vous remontiez, ils sont là pour vous saluer, vous remercier.

Lennie, Caroline, vous méritez un triple bravo, vous méritez une grande carrière.

06/04/2017

Martine Floch

Très récemment, la cinéaste allemande Maria Schrader adaptait la structure des Très riches heures de l'humanité[1] de Stefan Zweig pour son film Adieu l'Europe[2] (Vor der Morgenröte, 2016). Celui-ci nous donnait l'occasion d'interroger la complexité de l'homme et les raisons de son suicide, éternelle source de perplexité pour les lecteurs de l'auteur.

Caroline Rainette a fait le choix de traduire, d'adapter, de mettre en scène[3] et d'incarner l'un des deux rôles de Légende d'une vie[4], une pièce de théâtre de chambre de Stefan Zweig assez peu connue et rarement adaptée au théâtre[5]. Le travail de Caroline Rainette nous fournit cette fois l'occasion d'interroger ce terme de « Kammerspiel », théâtre de chambre par la suite adaptée sur grand écran. Plus généralement Légende d'une vie nous offre l'opportunité de questionner l'engouement inconditionnel, et jamais contredit, pour l'écrivain autrichien. L'œuvre de Zweig est en effet tombée dans le domaine public soixante et onze années après sa mort en 1942, soit en 2013. Son « entrée dans le domaine » explique la nouvelle vague de traduction de l'écrivain, en France en tous cas, et le regain d'intérêt qu'atteste le nombre impressionnant d'adaptations de ses œuvres pour le cinéma et le théâtre, qui autorisent la presse française à affubler Stefan Zweig de la bien sacrilège et bien iconoclaste appellation de « Pepsi de la littérature autrichienne[6] ».

Dans l'introduction à l'adaptation de Legende eines Lebens (Légende d'une vie) par Caroline Rainette, le germaniste Pierre Deshusses nous rappelle que Stefan Zweig était aussi un auteur de théâtre qui a écrit huit pièces[7]. Il souligne l'originalité de la metteuse en scène d'adapter l'une de ces pièces et ainsi de nous faire connaître Stefan Zweig comme auteur de théâtre. Dans une courte préface, l'auteur mentionne que si quelques éléments biographiques de F. Hebbel, de Wagner et de T. Dostoïevski[8] ont servi de modèles à sa pièce, les personnages, ainsi que l'intrigue, sont imaginaires. Hormis quelques emprunts, Stefan Zweig affirme – curieusement – sa volonté de ne pas coller au réel[9], l'enjeu de la pièce étant ailleurs, comme il l'expliquait à Romain Rolland, de « mettre au cœur d'un drame moderne et contemporain un combat héroïque », celui d'un fils contre son père, et de faire de la filiation le nerf de sa pièce.

Les biographes de Stefan Zweig ont l'habitude de distinguer trois phases dans la vie de l'écrivain autrichien : les jeunes années, fondatrices (1881-1918) ; les années passées à Salzburg (1919-1933), qui marquent le début d'une œuvre fertile ; enfin les années d'exil (1934-1942) dont on connaît l'issue tragique à Petropolis (Brésil). La pièce Légende d'un siècle a été écrite en 1919, au lendemain de la Grande Guerre, alors que Stefan Zweig quitte Vienne[10] pour Salzburg. Zweig, on le sait, est un écrivain prolifique mais qui a toujours écrit « brièvement » : au roman-fleuve il a toujours préféré des formats plus courts, comme la nouvelle, le petit roman – ceci constituerait une explication à cet engouement évoqué plus haut –, et il s'est inspiré du théâtre en créant des drames qu'il voulait accessibles pour tous. L'étymologie de « Kammerspiel » est issue d'une pièce d'August Strindberg datant de 1906, Kammarspel, et mise en scène par Max Reinhardt, directeur du Deutsches Theater de Berlin. Ce qui sous-tend cette forme de théâtre, c'est la capacité qu'il offre comme théâtre intime à sentir la signification d'un sourire, d'un mouvement hésitant ou d'un silence éloquent. Le Kammerspiel se joue en effet dans une petite salle modeste, mais non misérabiliste et qui permet une proximité du public avec les acteurs. Le nombre de comédiens est souvent limité à deux. Une place majeure est réservée aux paroles échangées, le versant psychologique étant au cœur de cette forme théâtrale. Il s'agit en effet d'explorer l'âme humaine dans son éternelle ambiguïté, les ambivalences de notre inconscient, cet

Unbewusste récemment dévoilé par Sigmund Freud à Vienne, au moment où Stefan Zweig écrit sa pièce. Romain Rolland, parlant de Stefan Zweig, dit que « le poète est armé de la clef redoutable du Dr Freud, dont il fut l'admirateur et l'ami de la première heure[11] ». Il s'agit d'opposer à la logique du non-dit, du secret, une logique du dit, du dévoilement. On comprend ainsi que Stefan Zweig ait pu être séduit par cet aspect intimiste du Kammerspiel. Caroline Rainette a su pour sa part, nous le verrons, exploiter tous les aspects positifs de cette forme théâtrale, dont éclairages et décors sont des éléments constitutifs.

Car c'est bien d'un secret de famille dont il est question dans *Légende d'une vie*. Un secret de famille d'une violence moindre que celui dans lequel s'est enfermée la famille du film *Festen* du cinéaste danois Thomas Vinterberg, que nous citons ici pour avoir perpétué, à travers le mouvement *Dogma 95*[12], la grande tradition nordique des maîtres du Kammerspiel. Caroline Rainette fait le choix d'une version resserrée de l'intrigue en deux parties (deux actes, deux tableaux) et deux personnages : celui de Friedrich, fils du grand écrivain disparu, et de Léonore Franck, veuve de Karl Amadeus Franck et bourgeoise rigide au service de la mémoire de l'illustre défunt. La vie de celui-ci est pourtant entachée d'une faute : celle d'avoir eu une liaison avec Maria, une femme de condition modeste qu'il a abandonnée après qu'elle eut avorté, pour épouser une riche bourgeoise le mettant à l'abri des besoins matériels et lui permettant ainsi de s'adonner à son « œuvre, à sa « création ». Le rôle de Clarissa, second personnage, secrétaire et biographe de K.A. Franck, est ici fusion de la sœur et de la biographe. La metteuse en scène use par ailleurs des procédés de la confidence et de l'épiphanie, la révélation des deux personnages à eux-mêmes après la révélation du secret enfoui. Le premier acte met en scène un fils en pleine crise identitaire face à la statue du commandeur que représente le père, modèle admiré, inégalable et pourtant haï pour son inhumanité. Cette crise paroxystique s'exprime dans l'usage abusif que fait Stefan Zweig de la métaphore de la pierre[13] et de ses déclinaisons. L'adaptation de Caroline Rainette reflète bien cette obsession. Plus largement, la réalisatrice respecte fidèlement le rythme de Stefan Zweig et ses innombrables répétitions pour dire la fébrilité des personnages, leur souffrance, les secrets qui pèsent sur l'un (le fils) ou dont se sent coupablement détentrice l'autre (Clarissa). Stefan Zweig dévoile les effets pathogènes des secrets de famille[14], leurs suintements et leurs ricochets : culpabilité diffuse, perte d'identité et de confiance en soi et en l'autre. Friedrich ne pourra aimer son père qu'après l'avoir « tué », c'est-à-dire après avoir reconnu à quel point celui-ci avait été mythifié, idéalisé. Il ne pourra trouver sa propre identité seulement lorsque le secret de la liaison de son père avec Maria lui aura été révélé. Pierre Deshusses parle de la pièce de Stefan Zweig plus prosaïquement comme d'un plaidoyer pro domo : l'écrivain aurait eu lui aussi une liaison à Paris avec une certaine Marcelle, issue elle aussi d'un milieu modeste, avant d'épouser une bourgeoise fortunée qui acceptait – avait-elle le choix, aussi fortunée fût-elle ? – les écarts de son mari. Drame du fils donc, drame d'être « le fils de » et victime d'un secret occulté. Drame aussi des femmes de tous les milieux de ce début du XXe siècle dans la capitale viennoise. Pourquoi évoquons-nous ici Vienne, alors qu'à aucun moment Stefan Zweig ne l'évoque ? Dans les didascalies du texte original, un seul indice nous autorise à penser que la pièce se passe dans un milieu bourgeois : le salon est très imposant et très pompeux. Les hôtes vont arriver : qui sont-ils, où sommes-nous ? Ce manque d'ancrage dans un lieu, dans une époque historique, cette décontextualisation, cette indétermination spatio-temporelle posent problème et assimilent étrangement la pièce de Stefan Zweig à de la littérature de gare ou à ce concept allemand de « Trivialliteratur[15] », définie par un certain nombre de critères parmi lesquels une certaine pauvreté de la langue ou l'usage de poncifs et autres stéréotypes. On comprend la nécessité de Caroline Rainette d'adapter le texte de Stefan Zweig : celui-ci regorge de points de suspension, de platitudes (« Die Mutter hat die Legende eines Lebens geschafft aber das Leben ist stärker als die Legende » – « La mère a créé la légende d'une vie mais la vie est plus forte que la légende », « Was weiss die Welt von einem Menschen ? » – « Qu'est-ce que le monde sait d'un individu ? », ainsi se clôt la pièce) et de situations improbables ou peu crédibles : le fils se réjouit que son père, comme lui-même, ait eu une relation avec une femme d'un autre milieu, qu'il interprète comme la preuve tangible de leur consanguinité. Autre scène peu crédible, celle des retrouvailles entre la riche Léonore et la pauvre Maria (Friedrich ne porte-t-il pas comme second prénom celui de Marius ?). Léonore propose à Maria de l'héberger chez elle. Parmi les caractéristiques de cette Trivialliteratur, on retrouve justement l'abolition des classes sociales, la volonté de faire germer chez les lecteurs (-trices) des classes populaires l'espoir que la différence sociale n'est pas un obstacle à l'amour, l'absence de distanciation et d'esprit critique vis-à-vis d'une époque dont il ne s'agit surtout pas de dénoncer les dysfonctionnements et les hypocrisies. On comprend dès lors que Stefan Zweig ait souffert de n'être pas reconnu par ses contemporains comme l'un des leurs. Ainsi Thomas

Mann, Bertolt Brecht, Georg Trakl considéraient-ils Stefan Zweig comme un graphologue balourd.

Caroline Rainette a su tirer parti du texte qu'elle a exhumé, en l'élaguant et en se focalisant sur cette aptitude de Stefan Zweig à allumer un tel feu chez ses créatures, à éveiller chez le spectateur le goût de l'introspection et celui d'accompagner les protagonistes dans les méandres, les replis et les limbes de leurs angoisses et de leurs ambivalences qui font écho aux tourments avec lesquels chacun de nous se débat, tant ils sont éternels.

Comment expliquer que l'on quitte à regret la salle du Théo Théâtre, éclairée par la Compagnie Étincelle ? Le choix du dispositif est ici décisif : respectueux du Kammerspiel, il est constitué d'une petite salle intime qui favorise les confessions les plus secrètes, les plus graves et qui enveloppe le spectateur, le rendant disponible pour un tel partage, une telle empathie. Le décor est modeste : un bureau, des lampes, une malle, des livres. L'éclairage est tour à tour clair et vif, puis obscur et doux, quand le ton se fait plus secret. Ces alternances permettent des apparitions spectrales, en ombres chinoises ou dans la projection d'images de l'autre médium contemporain de la pièce, le film-muet en l'occurrence, et l'émergence d'une musique tout aussi contemporaine, le jazz. Sont ainsi introduites d'autres temporalités : jazz et cinéma transportent l'intrigue sur les tréteaux d'un théâtre qui se réclame aussi du présent. Les lettres sont un autre élément constitutif du travail de Stefan Zweig. On pense entre autres lettres à la si bouleversante Lettre d'une inconnue (Brief einer Unbekannten[16]). Elles sont lues par des voix off, chaudes et distinctes (celle de Patrick Poivre d'Arvor et celle d'Anne Deruyter).

De nombreux thèmes émergent au cours de la représentation : l'aliénation des femmes ayant complètement intériorisé les valeurs « féminines » que l'on attend d'elles, quel que soit le milieu dont elles sont issues, tels l'abnégation et l'altruisme ou la soumission au désir de l'homme (et nécessité de l'avortement), parfois contredites par des velléités de liberté. Le retour du refoulé des secrets de famille, dicté par l'intuition trouble mais tenace d'un secret, la construction possible d'une identité nouvelle dès lors que sont levés secrets et tabous, constituent deux autres thèmes puissants de la pièce Mais leur émergence ainsi que l'affleurement d'émotions ont été rendus possibles par le jeu des deux acteurs : celui de Caroline Rainette, qui dévoile son autre talent, celui de comédienne, et celui – formidable – de Lennie Coindeaux à qui l'on doit la co-mise en scène de la pièce.

Notes :

[1] Stefan Zweig, *Sternstunden der Menschheit*, Leipzig (1927), *Les très riches heures de l'humanité*, Paris, Le Livre de poche, 2004.

[2] Martine Floch, compte rendu du film *Après l'Europe* dans la revue *Histoire@Politique*, publié le 23/11/2016, en ligne : <https://www.histoire-politique.fr/index.php?numero=1&rub=comptes-rendus&item=605>.

[3] Caroline Rainette, *Légende d'une vie*, traduction et adaptation à deux personnages, Paris, Édition Étincelle, 2016. Création de la pièce au Théo Théâtre, Paris XV.

[4] Stefan Zweig, *Legende eines Lebens, Ein Kammerspiel in drei Aufzügen*, 1919.

[5] Le cinéaste Frank Lothar a adapté la pièce de Stefan Zweig pour la télévision, *Legende eines Lebens*, TV Film, 1954, 128 mn.

[6] Anne Crignon, *Le Nouvel Observateur*, 23 mai 2013.

[7] Parmi elles, *Thersite* (1907), *Un caprice de Bonaparte* (1930), *Jérémie* (1916), *L'agneau du pauvre* (1929).

[8] « Si quelques éléments biographiques ont été repris chez les trois écrivains, ce serait du côté de Cosima

Wagner qu'il faudrait aller, de son souci de préserver l'image de son mari, d'en préserver l'image, de cimenter le mythe » ; Pierre Deshusses, « Préface », dans Caroline Rainette, *Légende d'une vie*, op. cit., p. 3.

[9] Stefan Zweig, *Legende eines Lebens, Ein Kammerspiel in drei Aufzügen*, op. cit., p. 2 : « Nirgends sonst die nahe Wirklichkeit zu Vorbild oder Beziehung verwertet » (« Il n'est pas question sinon de prendre en considération ou pour modèle la réalité proche »).

[10] Jacques Le Rider, *Les Juifs viennois à la Belle Époque*, Paris, Albin Michel, 2003. L'auteur y consacre une analyse historique d'une période particulière de la capitale viennoise, la Belle Époque (1895-1914), qui a été dans le contexte de Vienne, un extraordinaire creuset et dont Stefan Zweig est, avec Sigmund Freud, Arthur Schnitzler, Arthur Schönberg, l'une des figures marquantes de cette foisonnante modernité viennoise. Le raffinement culturel à Vienne contraste avec l'antisémitisme montant.

[11] Romain Rolland, « Introduction », dans Stefan Zweig, *Amok*, Stock, Paris, 1983, p. 10. Plus loin, Romain Rolland : « Ce chasseur d'âmes, celles qu'il prend, il les prend vivantes, il ne les tue point. À pas feutrés, il erre à l'orée des bois : et, tout en feuilletant un beau livre, il écoute, il guette, le cœur battant, les bruits d'ailes, les branches froissées, le gibier qui rentre au nid et au terrier. Stefan Zweig aime par l'intelligence. Il comprend par le cœur. »

Stefan Zweig, *Derniers messages*, Paris, Omnia Poche, 2016, p. 19. Dans la préface de l'ouvrage, Jacques Le Rider évoque en fait les rapports ambivalents de Zweig à Freud et à la psychanalyse : « Dans La Vienne d'hier, Zweig rendait hommage à Sigmund Freud, «notre grand maître» dont l'influence marquait « en Europe et en Amérique toutes les forces d'activité intellectuelle ». Dans son essai sur *Le secret de la création artistique*, Stefan Zweig ne fait cependant aucune allusion à la psychanalyse : sans doute éprouve-t-il, comme la plupart des créateurs contemporains, même les plus proches de la pensée freudienne (comme Arthur Schnitzler) le besoin de défendre les « secrets » de son inspiration contre les interprétations « réductrices ». Renouant avec la tradition idéaliste et romantique de la psychologie du génie, il insiste sur le fait que « nous ne pouvons pas expliquer le mystère de la création ». C'est le double sens de « Geheimnis », à la fois mystère sacré, inspiration divine, travail de l'inconscient « insondable »- et secret intime que la psychanalyse cherche à percer à jour, et que l'étude des manuscrits, dont Stefan Zweig possédait une très riche collection, permet de cerner selon la méthode de la critique génétique ».

[12] Le réalisateur Lars von Trier fait également partie de Dogma 95. Mais avant cette famille de réalisateurs, d'autres cinéastes ont offert des exemples illustres de Kammerspiele à l'écran, de « films de chambre ». Le premier dans le genre fut le film *Le Rail / Scherben* (1921) de l'Allemand d'origine roumaine Lupu Pick. Lui ont succédé *L'Aurore* de Murnau (1927), *L'Ange bleu* (1930) de Joseph von Strinberg. Plus récemment, le vocable a été utilisé pour décrire certains films de R.W. Fassbinder et il y a peu pour qualifier Phoenix, le beau film du réalisateur allemand le plus talentueux d'aujourd'hui, Christian Petzold.

[13] « Im Stein steht der Vater » (« Le père est de pierre »), dans Caroline Rainette, *Légende d'une vie*, op. cit., p. 34 ; « Der Marmorblock Vater, der kalte Stein Vater. Überall Marmor, Stein » (« Le père, ce bloc de pierre, le père, cette pierre froide. Partout du marbre, de la pierre »), dans Caroline Rainette, *Légende d'une vie*, op. cit., p. 37.

[14] On lira à cet égard Serge Tisseron, *Les secrets de famille*, Paris, PUF, « Que sais-je ? » (n° 204), *Psychologie et Psychanalyse*, 2017.

[15] Peter Domagalski, *Trivalliteratur, Geschichte, Produktion, Rezeption*, Herder, Freiburg im Breisgau, 1986.

[16] Stefan Zweig, *Brief einer Unbekannten*, Frankfurt am Main, Fischer Taschenbuch Verlag, Januar 1996.

30/01/2017

Pierre Bréant

Le Mystère de la chambre jaune n'est pas seulement le titre d'un thriller, mais c'est la constante de presque chaque famille, claquemurée dans ses secrets. Stefan Zweig, une fois encore, pulvérise les tabous.

Le décor est assez cosy, avec ses doubles-rideaux, ses livres, son bureau et sa lampe de banquier avec le pied et l'abat-jour en laiton. Ce confort apparent annonce les années vingt-cinq, dites «Années Folles», mais côté allemand. Ici, rien n'est encore très gai, mais on respire enfin et les souvenirs de la Guerre s'amenuisent. Une civilisation européenne est en train de naître, tournée vers un monde nouveau, qu'illustrent les échos du premier jazz. Deux personnages sont en scène : Clarissa, jeune personne arc-boutée à son bureau et fumant avec élégance – ah ! le geste du fumeur dans les films muets ! – et un homme, encore un peu vert, visiblement nerveux. Il fait les cent pas. Dans le salon d'à côté, se prépare un événement, auquel il n'est pas étranger et que sa mère a savamment préparé. La tension monte quand un critique (la voix de Patrick Poivre d'Arvor) invité au cocktail, l'appelle au téléphone. Celui-ci fait preuve d'une telle déférence que Friedrich - le jeune homme – a envie de prendre la fuite. Il se sent manipulé, phagocyté par sa propre mère. Sa Léonore, veuve du «grand» Karl Amadeus Franck, entend faire revivre, à travers son fils, le génie de son cher époux. Friedrich vient d'écrire ses premiers vers. Eh bien, il les lira devant la bonne société de la ville : «A bon chien chasse de race».

Or, le pion se révolte et, à la lumière de Clarissa, qui fut pourtant la collaboratrice du biographe officiel, le vernis craque. Karl Amadeus n'était pas cet auteur intègre, bon mari, bon père de famille. La réalité est plus vulgaire. Et, petit à petit, se dessine le visage d'une femme et stricto sensu, puisque, sur les doubles-rideaux qui servent d'écran, apparaissent les quelques plans d'un film muet. Yeux charbonneux, chapeau désuet, sourire artificiel, l'allure s'accélère... et nous voici à l'année de la création de l'œuvre : 1919. Hambourg.

Légende d'une vie est une des rares pièces de Stefan Zweig, plus connu pour ses nouvelles et ses trois romans : La Pitié dangereuse, Ivresse de la métamorphose (inachevé), Clarissa (posthume et inachevé). Caroline Rainette, qui joue et cosigne la mise en scène avec son partenaire Lennie Coindeaux, a traduit cette pièce. Mieux, elle l'a adaptée et, se méfiant du pathos, l'a refondue. Les quatre personnages de l'original se sont transformés en duo. D'où un texte très fort, subtil et un jeu savant qui nous fait passer du vaudeville au drame psychologique, voire métaphysique puisque Zweig traite de la maturation d'une carrière et des paravents derrière lesquels se cache le créateur.

Quand Friedrich apprend qui fut son père, au lieu de s'effondrer, découvre la liberté. C'est ce que Lennie Coindeaux, avec sa belle allure et une élégance non dépourvue de verdeur – arrive à nous faire passer. Face à lui, Caroline Rainette. Le personnage qu'elle a refondu et qui répond au beau nom de Clarissa – hommage sans doute au dernier roman de Zweig ? – glisse de la raideur d'une secrétaire à l'ivresse de la vérité, enfin révélée. Je dirai même plus ! A l'amour tout court. Au baisser de rideau, ils batifolent dans le voile des apparences déchirées.

07/02/2017

Camille Dubernet

Points forts

- Caroline Rainette a fait une nouvelle traduction de la pièce avant de l'adapter pour sa mise en scène. Elle n'a ainsi gardé que deux personnages au lieu de six. Friedrich Frank n'a que peu changé, mais Clarissa prend une place beaucoup plus conséquente, regroupant plusieurs personnages. Cette adaptation lui donne ainsi une personnalité plus riche, plus complexe aussi et très intéressante.
- Le texte de la pièce est superbe ! N'étant pas germanophone je ne peux pas comparer avec le texte original, mais j'ai été marquée par la force des mots choisis, par les idées précisément retranscrites tout en gardant une certaine poésie, et un rythme très particulier, par la puissance des idées portées ... Il m'a d'ailleurs été très difficile de ne choisir que deux phrases pour la rubrique finale de cette chronique !
- Les thèmes abordés par les deux personnages, aux personnalités bien différentes, sont passionnants. La relation d'un fils avec son père défunt et dont la célébrité l'empoisonne, le poids des non-dits et des secrets sur toute une famille, la sacralisation à l'excès de l'artiste quitte à déformer la vérité etc: ce sont des sujets porteurs de réflexion et que l'on retrouve souvent chez Zweig.
- Les deux comédiens jouent très justement et nous entraînent dans leur dialogue et leurs réflexions sans que l'on s'en rende compte. La salle, très petite, aide sans doute à créer cette intimité et cette proximité.

Points faibles

- Le personnage de Friedrich Frank peut avoir un côté exaspérant, voir même antipathique à force de se torturer l'esprit et de se complaire dans ses difficultés à être le fils de son père. On aurait presque envie de lui dire d'agir un peu plus et de réfléchir un peu moins pour être enfin heureux...
- J'ai trouvé la mise en scène trop sobre, et ne servant pas toujours très bien le texte. Par exemple, les alternances d'éclairage m'ont interpellée à plusieurs reprises sans que je les comprenne vraiment. En fait, je crois que ce qui m'a manqué c'est un rythme un peu plus dynamique mais c'est sans aucun doute un parti pris délibéré.
- Le sujet intéressant mais très sérieux rebutera ceux qui viennent chercher au théâtre une soirée de divertissement et de légèreté.

En deux mots ...

Un texte magnifique et très riche donnant une vraie profondeur à la pièce



Février 2017

Nicolas Arnstam

Comédie dramatique d'après l'oeuvre éponyme de Stefan Zweig mise en scène et interprétée par Caroline Rainette et Lennie Coindeaux.

Avant la présentation de ses poèmes dans la demeure de son père : le poète adulé disparu Karl Amadeus Franck, où une lecture publique est organisée, Friedrich Franck montre une grande nervosité. Il est accompagné de Clarissa Von Wengen, la biographe de son père et organisatrice de la soirée.

Pièce de jeunesse du grand Stefan Zweig, «Légende d'une vie» datée de 1919 explore la filiation artistique et les relations complexes des membres d'une famille dont un voile nébuleux entoure le passé de l'écrivain célèbre.

La pièce est ingénieusement adaptée par Caroline Rainette qui resserre l'action pour une version à deux personnages. Néanmoins et le seul reproche qu'on pourrait faire, cette version ménage moins d'interactions entre les personnages et moins de rebondissements.

Même s'il ne s'agit pas de son meilleur texte, une fois encore avec «Légende d'une vie», Zweig décortique les mystères de la nature humaine dans ce drame qui tient autant de l'intrigue policière que d'une critique de la société bourgeoise de l'époque.

Dans le rôle de Friedrich, qui devra en quelque sorte «tuer l'image du père» pour exister à son tour, le jeune Lennie Coindeaux montre une vraie sensibilité et beaucoup d'intensité. Ardent d'un bout à l'autre, il défend la pièce avec un bel engagement. Dans le rôle de la loyale Clarissa qui est celle qui permet à la vérité d'éclater, Caroline Rainette lui donne la réplique avec métier.

La mise en scène de celle-ci (mis à part quelques petits détails) est tout à fait intéressante et crée à l'aide d'une simple mais efficace scénographie (un tulle blanc permet une projection d'images d'époque en noir et blanc), une ambiance très prenante qui restitue à merveille une ambiance surannée et romanesque.

Pièce très «littéraire», «Légende d'une vie» n'en demeure pas moins une belle confrontation dotée d'un texte, comme toujours chez l'auteur autrichien, brillant.



16/01/2017

Nathalie Gendreau

« Légende d'une vie », où la tyrannie du secret

La jeune compagnie Étincelle, fondée par Caroline Rainette en 2012 puise des textes forts dans l'œuvre d'auteurs incontournables. Stefan Zweig en est une magnifique illustration. Traduite et adaptée par Caroline Rainette, la pièce « Légende d'une vie » plonge le spectateur ravi dans la « sempiternelle » question du père et le besoin viscéral de le tuer symboliquement pour enfin respirer son propre air. Un thème puissant et une interprétation passionnée pour une pièce éligible aux Petits Molières 2017.

Pour concentrer la dramaturgie du texte, Caroline Rainette mise sur une adaptation resserrée. Les six personnages évoluant dans la pièce de l'auteur se réduisent à un duo pour sublimer la dualité d'un sujet universel sur les liens familiaux, et dans le cas précis sur le souvenir d'un père décédé dont le fils est prisonnier. Lorsqu'un père est un poète célèbre et célébré, il est ardu pour un fils de grandir et de construire sa propre identité, de se détacher d'une image qui colle à la peau jusqu'à en devenir fou. Et la folie qui plane sur la tête du fils est rendue par une voix aux accents écorchés et les gestes saccadés et nerveux. Dans le premier tableau, l'apparent agacement de la biographe et secrétaire se contient avec sobriété dans des regards appuyés, des soupirs désolés et des allées et venues affairées. Dans le second tableau, c'est un retournement de situation exalté par la vérité qui n'attend que d'être proférée. Le texte de Stefan Zweig, même réadapté, est riche, les mots sont denses et les émotions condensées. Une véritable petite bombe à retardement qui explose en sensibilité.

Le duo est représenté par Clarissa von Wengen (Caroline Rainette), secrétaire et biographe de l'illustre poète Karl Amadeus Franck, et le fils Friedrich (Lennie Coindeaux) qui se meurt à petit feu dans son ombre. Ce dernier s'apprête à assister à une lecture de sa première œuvre poétique qu'il vient de publier. Seulement, il est torturé par l'angoisse d'être mis à nu devant un parterre de notables et critiques, dont il craint toute comparaison avec son père. L'angoisse monte devant le compte à rebours de cette soirée, jusqu'à atteindre son paroxysme au moment de l'arrivée des premiers invités. Rien ne va plus pour le jeune auteur qui menace de s'enfuir.

Le drame se noue dans la maison des Franck, véritable musée dédié à la gloire d'un poète, et non moins homme, réputé irréprochable. Il se découpe en deux actes denses et émouvants. Le premier cristallise le mal-être du fils, exacerbé par la peur malade de l'opinion d'autrui, et donne lieu à un échange d'une intensité émotionnelle croissante. Le second voit poindre une lumière qui s'intensifie, celle du secret qui enferme depuis des années la biographe dans le mensonge et le fils dans les non-dits tout aussi ravageurs. La scénographie prépare le spectateur à l'issue heureuse, celle des révélations qui vont libérer les deux personnages, mais aussi celle par qui tout a commencé et qui sera celle par qui tout finit : Maria, un amour de jeunesse du père. Grâce à l'extinction du secret, Friedrich « se reconnaît dans la petitesse » de son père. Il va enfin se sentir libre de l'aimer et de ne pas commettre les mêmes erreurs.

PLUMECHOCOLAT

30/04/2017

Flore Colpet

Légende d'un vie est une pièce méconnue de Stefan Zweig, écrite en 1919, et qui n'avait jamais été traduite jusqu'à ce que Caroline Rainette ne fasse le choix de s'intéresser à cette œuvre. L'histoire se déroule dans la maison des Franck, lors d'une soirée organisée pour présenter la première œuvre poétique de Friedrich, fils de l'illustre écrivain décédé Karl Amadeus Franck. Le jeune homme, bien que mesurant la chance d'être introduit « dans le monde » sans avoir à se battre, est dans le même temps écrasé par le poids de cette figure paternelle érigée au rang de génie. Cette réputation doit autant à la force de ses écrits qu'au mythe créé par la biographie co-écrite par sa femme et par la très dévouée Clarissa Van Wengen, entrée toute jeune au service des Franck.

La pièce a donc pour cadre le bureau de Clarissa, dans lequel Friedrich tente de trouver un peu de calme avant la lecture qui doit être faite de son poème, en se soustrayant le plus longtemps possibles aux mondanités obligatoires d'une telle soirée. A Clarissa qui le connaît depuis toujours, il confie ses angoisses de ne pas être à la hauteur, et ses sentiments mêlés envers son père, dont il croit dur comme fer à la légende.

A la fois touchée et émue par ce jeune garçon imparfait prêt à révéler ses propres failles, Clarissa va petit à petit livrer au jeune homme qui était réellement le génie qu'il avait pour père. Un écrivain certes inégalable mais dont la vie n'était pas aussi fidèle que sa biographie laisse à le penser. A travers ces révélations, à travers aussi la compréhension de l'âme d'un homme qu'il craignait, Friedrich, se libérant de ce carcan de perfection à égaler, va commencer à se sentir libre d'exister tel qu'il est, avec ses failles et ses forçés, avec ses lâchetés et ses témérités.

Près d'un siècle après son écriture par Zweig, cette pièce, malgré son cadre et son style résolument d'une autre époque, n'a rien perdu de son intensité dans les interrogations qu'elle décrit, et les sentiments qu'elle met en avant. La magie de ce grand écrivain opère aussi pleinement dans cette pièce de théâtre qu'elle ne le fait dans ses récits. Et l'interprétation de Caroline Rainette et de Lennie Coindeaux, à la fois sobre et pleine de nuances, reflétant un vrai travail pour interioriser les sentiments et caractères de ces deux personnages, permet au public d'être porté et sincèrement touché par leur sincérité. L'ajout de voix off et de petites séquences vidéo est ingénieuse et donne plus de relief encore à ce très beau texte. Une chose est certaine, la légende de Stefan Zweig n'est pas prête de s'éteindre.

Janvier - février/2017

**PATRICK POIVRE D'ARVOR
PREND GOÛT AU THÉÂTRE**

Après *Garde alternée* aux Mathurins, Patrick Poivre d'Arvor revient au théâtre en janvier et février dans *Légende d'une Vie/Stefan Zweig* de Caroline Rainette. Cette fois, il n'est pas sur scène ; il se contente de prêter sa voix à un personnage de journaliste. C'est au Théo-Théâtre à Paris, du 5/1 au 17/2, 01 45 54 00 16.

